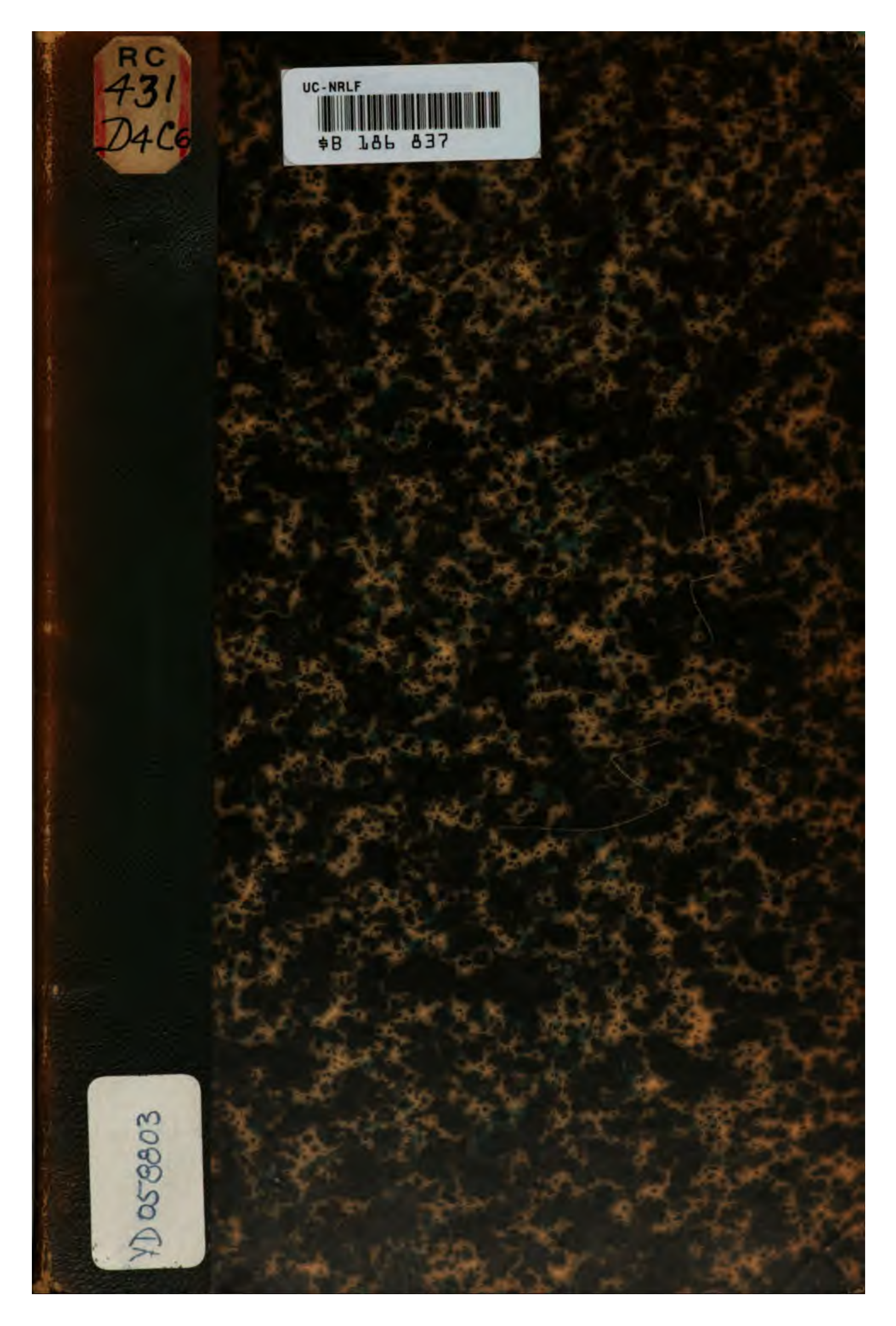
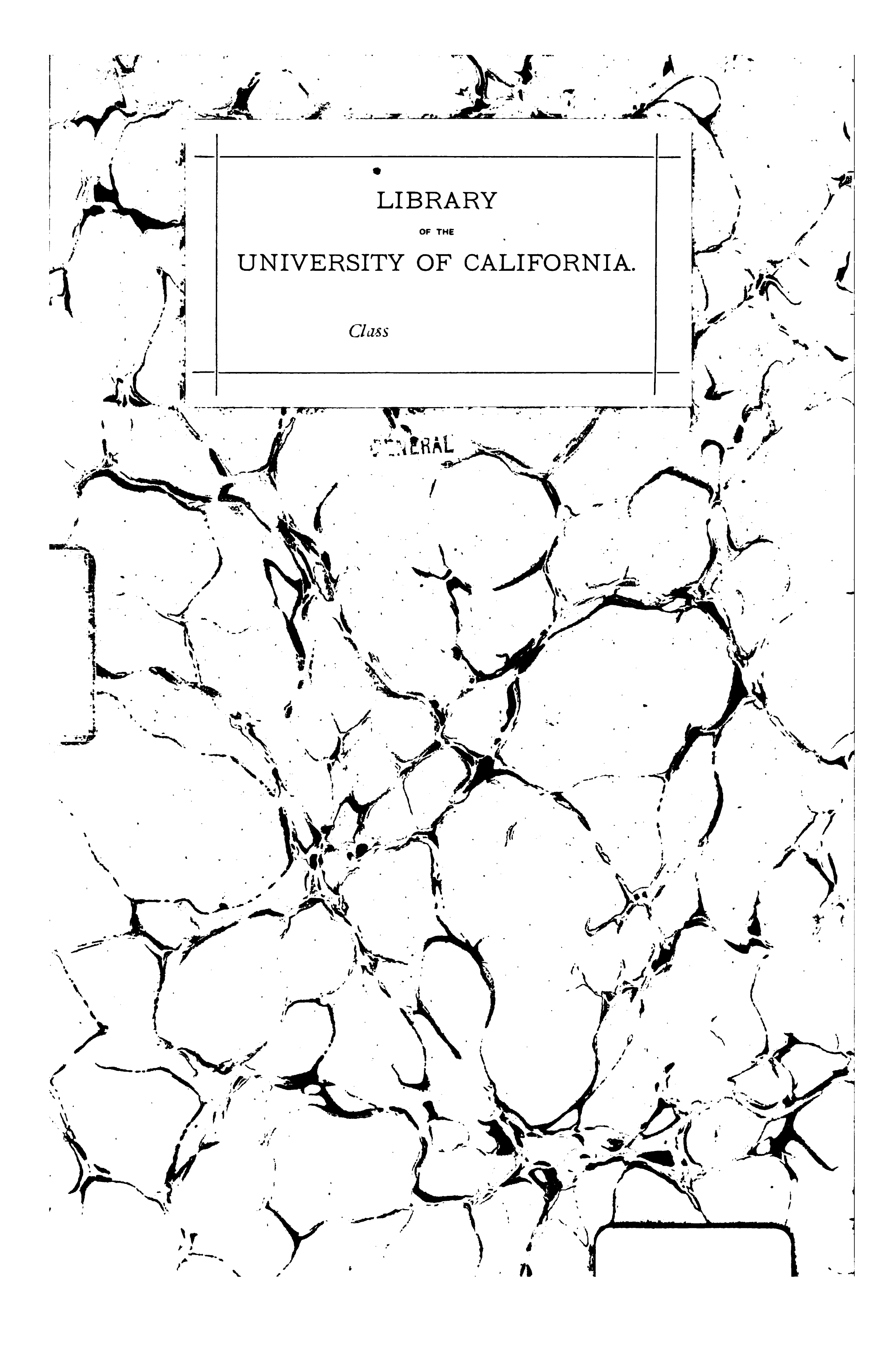
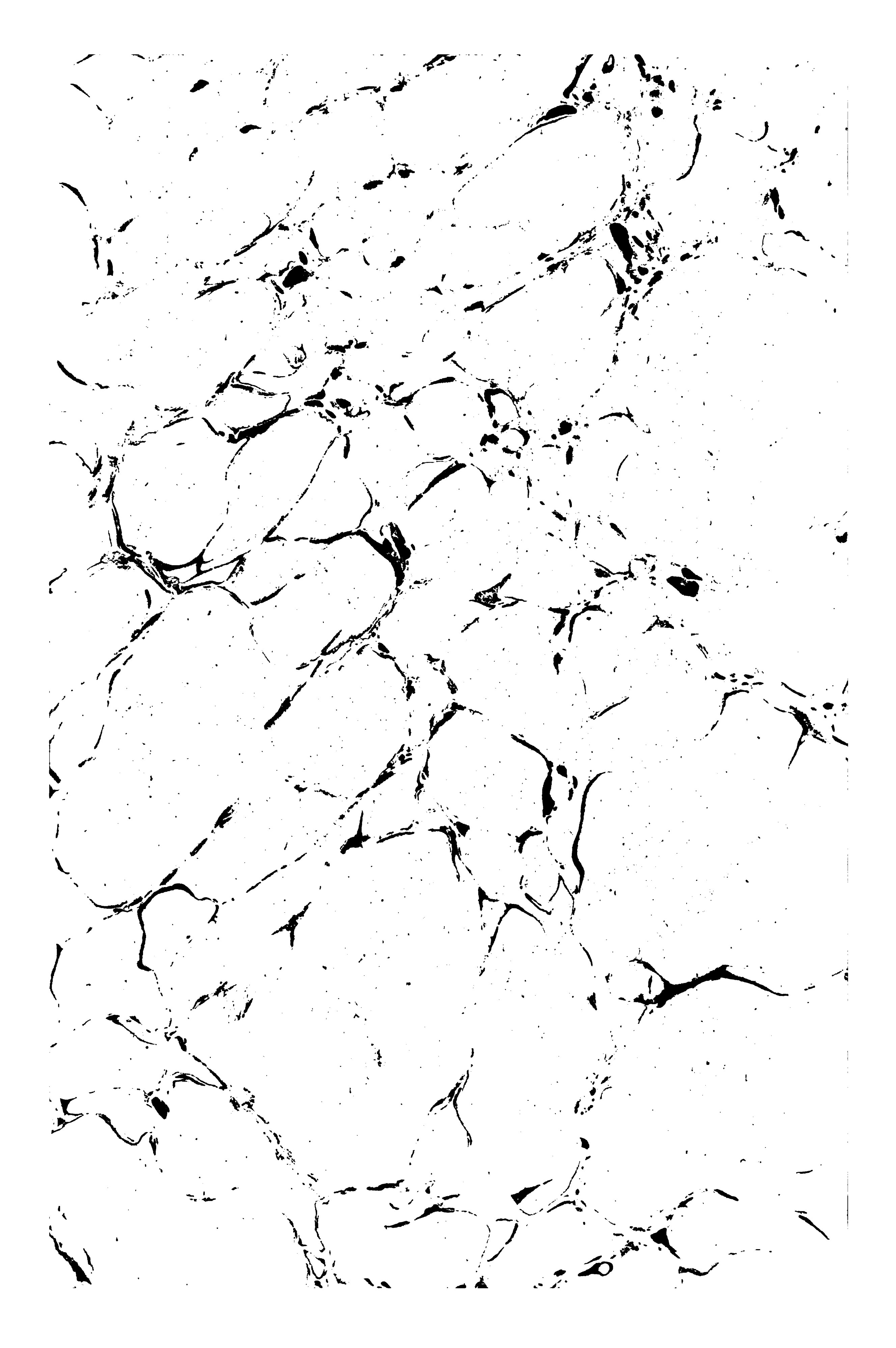

RC
431
D4C6
UC-NRLF
$B 186 837
YD 058803



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF CALIFORNIA.
Class



FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

ANNÉE 1901-1902 N° 51

DÉGÉNÉRESCENCE

ET

MYSTICISME

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le 17 Janvier 1902

PAR

Jules-Désiré-Gabriel CLOITRE

Né à Landerneau (Finistère), le 10 Mars 1876

Elève du Service de Santé de la Marine

Examinateurs de la Thèse :			
	MM. PITRES	professeur	*Président.*
	LEFOUR	professeur	*Juges*
	POUSSON	agrégé	*Juges*
	RÉGIS	chargé de cours	*Juges*

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'Enseignement médical.

BORDEAUX

IMPRIMERIE DU MIDI — PAUL CASSIGNOL

91 — RUE PORTE-DIJEAUX — 91

1902

Faculté de Médecine et de Pharmacie de Bordeaux

M. DE NABIAS, doyen — M. PITRES, doyen honoraire.

PROFESSEURS

MM. MICÉ, DUPUY, MOUSSOUS .... Professeurs honoraires.

	MM.		MM.
Clinique interne	PICOT. PITRES.	Physique médicale	BERGONIÉ.
Clinique externe	DEMONS. LANELONGUE.	Chimie	BLAREZ.
Pathologie et thérapeutique générales.	VERGELY.	Histoire naturelle	GUILLAUD.
Thérapeutique	ARNOZAN.	Pharmacie	FIGUIER.
Médecine opératoire.	MASSE.	Matière médicale	DE NABIAS
Clinique d'accouchements	LEFOUR.	Médecine expérimentale	FERRÉ.
Anatomie pathologique	COYNE.	Clinique ophtalmologique	BADAL.
Anatomie	CANNIEU	Clinique des maladies chirurgicales des enfants	PIÉCHAUD.
Anatomie générale et histologie	VIAULT.	Clinique gynécologique	BOURSIER.
Physiologie	JOLYET.	Clinique médicale des maladies des enfants	A. MOUSSOUS
Hygiène	LAYET.	Chimie biologique	DENIGÈS.
Médecine légale	MORACHE.	Physique pharmaceutique	SIGALAS.

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

SECTION DE MÉDECINE *(Pathologie interne et Médecine légale.)*

MM. SABRAZÈS, LE DANTEC, HOBBS. | MM. MONGOUR, CABANNES.

SECTION DE CHIRURGIE ET ACCOUCHEMENTS

Pathologie externe: MM. VILLAR, CHAVANNAZ, BRAQUEHAYE, BÉGOUIN. | Accouchements: MM. FIEUX, ANDERODIAS.

SECTION DES SCIENCES ANATOMIQUES ET PHYSIOLOGIQUES

Anatomie: MM. GENTES, CAVALIÉ. | Physiologie: MM. PACHON. Histoire naturelle: BEILLE.

SECTION DES SCIENCES PHYSIQUES

Chimie: MM. BENECH. | Pharmacie: M. DUPOUY.

COURS COMPLÉMENTAIRES :

Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	MM. DUBREUILH.
Clinique des maladies des voies urinaires	POUSSON.
Maladies du larynx, des oreilles et du nez	MOURE.
Maladies mentales	REGIS.
Pathologie interne	RONDOT.
Pathologie externe	DENUCÉ.
Accouchements	FIEUX.
Physiologie	PACHON.
Embryologie	PRINCETEAU
Ophtalmologie	LAGRANGE.
Hydrologie et Minéralogie	CARLES.
Pathologie exotique	LE DANTEC.

Le Secrétaire de la Faculté : LEMAIRE.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A MONSIEUR LE DOCTEUR RÉGIS

CHARGÉ DU COURS DES MALADIES MENTALES A LA FACULTÉ DE MÉDECINE
DE BORDEAUX
OFFICIER D'ACADÉMIE

A mon Président de Thèse

MONSIEUR LE DOCTEUR PITRES

DOYEN HONORAIRE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE BORDEAUX
PROFESSEUR DE CLINIQUE MÉDICALE
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ASSOCIÉ NATIONAL DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ DE BIOLOGIE

AVANT-PROPOS

Notre intention n'est pas de faire ici une étude complète de la folie mystique et de toutes ses variétés cliniques. Nous répéterions, en faisant certainement beaucoup moins bien, ce qui a été fait dans les thèses très complètes et très documentées de MM. Dupain, Nagaty et Hyvert, et tout récemment encore dans des articles des *Archives de Neurologie* d'aliénistes aussi éminents que MM. Marie et Vallon. Notre travail aura beaucoup moins d'envergure et sera bien moins important.

Nous avons eu l'occasion, relativement très rare, d'observer cette année, avec notre excellent maitre, M. le Dr Régis, un cas de folie religieuse, mêlée d'idées politiques, chez un dégénéré. Ce cas appartient à la catégorie des délires religieux à « forme raisonnante ».

Les travaux sur ce sujet ne sont pas nombreux. Il nous a donc paru justifié de contribuer, pour notre modeste part, à l'étude de ce chapitre de l'histoire de la folie mystique, le plus important peut-être au point de vue médico-légal.

Outre les lectures nombreuses et bien intéressantes que ce travail nous a permis de faire, il nous donne l'occasion précieuse de remercier ici tous les Maîtres à qui nous devons le meilleur de nous-même, et dont les leçons et les conseils ont fait notre éducation médicale. D'abord, M. le Dr Régis, qui fut toujours pour nous plutôt un ami qu'un professeur, et jeta dans notre esprit, pendant des mois trop courts, tant d'idées jeunes et généreuses. Nous n'oublierons jamais la bonne année passée à l'Hôpital des Enfants dans le service

de M. le Prof. agrégé Lagrange. Elle fut pour nous féconde en enseignements de toutes sortes. Après avoir étudié la médecine des enfants, nous avons appris à les mettre au monde à la Clinique d'accouchements de M. le Prof. Lefour, où jamais accueil ne fut plus cordial et ne mérita plus notre reconnaissance.

Nous garderons toujours un excellent souvenir de MM. les Prof. agrégés Cabannes, Chavannaz et Le Dantec, de M. le médecin principal de la Marine Piton, et de M. le médecin de 1re classe Valence.

Que M. le Prof. Pitres, dont nous avons si souvent et avec tant d'intérêt suivi le service et les cliniques, veuille bien recevoir ici l'hommage respectueux de nos remerciements pour le grand honneur qu'il nous fait en acceptant la présidence de notre thèse.



CHAPITRE PREMIER

HISTORIQUE

« Primus in orbe deos fecit timor », dit Pétrone : Le culte naquit de la peur. L'homme primitif, se voyant si petit devant la nature si grande, n'est pas très rassuré. Et par suite d'une tendance de son état mental il divinise l'objet de ses terreurs.

D'abord les eaux, les nuages dont les cataclysmes menacent continuellement ses jours, les montagnes dont l'altitude l'effraie. Puis, les animaux prennent la place de la matière brute. Le symbole alors se dégage peu à peu de l'idole. Ce n'est plus l'animal lui-même qu'on adore, mais la force qu'il représente : la ruse, le courage, etc. C'est la fin de la période naturaliste. L'homme a fait un grand pas mental. Mais cependant il n'aime pas beaucoup les abstractions. Les dieux s'humanisent. Ils ne dédaignent pas de prendre les formes extérieures de leurs administrés et de descendre sur la terre. Ils se mêlent à leur vie quotidienne, ils ont même quelquefois des faiblesses pour quelque belle « terrienne ». C'est l'anthropomorphisme pur de la Grèce, si intimement lié à toutes les productions littéraires et artistiques de cette époque. Il faut que l'évolution soit beaucoup plus avancée, pour voir cette foule de dieux disparaître, ou à peu près, et la croyance au monothéisme grandir peu à peu. Et alors va apparaitre une conception théologique, à l'état d'ébauche insignifiante dans le polymorphisme antique, c'est celle de deux principes opposés : le mal et le bien, se disputant ouvertement l'âme des hommes : Dieu et ses anges, Satan et ses démons,

l'un ou l'autre chef de parti triomphant suivant les époques et les événements. La croyance en un seul Dieu, ami de l'homme, est dominée par la grande doctrine de la révélation. Celle-ci sera battue en brèche plus tard par les philosophes purs, qui, se dégageant de toute théosophie mystique, repousseront finalement toute révélation, et se vanteront d'établir seuls l'existence certaine d'un Etre suprême. C'est la période métaphysique de l'évolution religieuse, qui est celle à laquelle nous vivons. Mais l'unité de croyance est encore loin d'être faite à l'époque actuelle, et l'on trouve encore souvent des restes du paganisme antique et des superstitions du moyen âge.

Si nous avons tenu à jeter ce coup d'œil d'ensemble sur l'histoire religieuse de l'humanité, c'est qu'il nous a paru la préface nécessaire à l'histoire de la folie religieuse. Nous verrons en effet qu'aux différents stades de cette évolution les cas pathologiques, fournis par l'histoire et la clinique, se rattachent à l'une des phases polythéique, théologique ou fétichique.

Nous noterons de plus, en passant, un caractère très intéressant de la religion à quelque époque qu'on la considère, surtout depuis l'avènement du christianisme, c'est le rapport intime qu'on trouve toujours entre les tendances religieuses d'un peuple et ses tendances politiques. Toujours la religion a voulu être la suprême force de laquelle tout dérive, la seule capable de donner au peuple des souverains et des lois. Si cette prétention a été souvent battue en brèche, chez beaucoup de mystiques pathologiques elle a été souvent singulièrement respectée, et ce fait semble éclairé chez ceux-ci par cette simple constatation.

On peut considérer dans l'histoire de la folie religieuse deux périodes : la première, qui va des origines au christianisme ; la seconde, du christianisme à nos jours.

Première période. — Les Anciens ne nous ont pas laissé grand'chose sur leurs mystiques. Nous savons, par les arts et la littérature, que les Grecs eurent en grande vénération

certains oracles, dont celui de Delphes fut le plus célèbre, et qui passaient pour être directement inspirés de la divinité. Ils résidaient dans des temples somptueux où on venait de très loin les consulter. Ils répondaient, plongés, semble-t-il, dans une sorte de sommeil hypnotique que provoquaient facilement les parfums pénétrants, le caractère mystérieux du temple et l'éclat des lumières et des objets d'or. Citons aussi la croyance aux Euménides, quoique se rattachant plutôt à des idées de persécution. La pathologie mentale des Romains n'est pas plus riche sur ce sujet. On sait pourtant que Lucrèce écrivit son *De Natura Rerum* à une époque où ses concitoyens étaient véritablement obsédés par une foule de superstitions étranges. Il n'est pas impossible qu'il ait existé à ce moment des cas de folie mystique. Nous ne trouvons guère que Brutus, dont Plutarque, dans des passages célèbres, nous a décrit les hallucinations pendant la nuit qui précéda la bataille de Philippes et qui n'est pas sans lien de parenté avec nos régicides mystiques contemporains et passés. Encore Plutarque est-il plutôt un moraliste qu'un historien, et ses récits suspects d'exactitude scientifique.

Deuxième période. — Le christianisme naît. Il est malheureux qu'aucun aliéniste digne de ce nom ait vécu à cette époque. Il est certain qu'à la suite du Christ dut se lever une foule de théomanes imitateurs, comme se lèvera plus tard à la suite de Jeanne d'Arc une foule de libératrices du territoire, et que dans les prisons de Rome, l'antichambre du cirque, c'est-à-dire de la mort horrible, les délirants extatiques ne durent pas manquer. Ils allaient au supplice, nous racontent les historiens les moins suspects, avec joie, entrevoyant déjà le monde futur, si souvent sans doute le sujet de leurs rêves et de leurs hallucinations antérieures, et fiers aussi de mourir martyrs de leur foi. Un fait curieux à constater, c'est qu'il n'y a pas eu à cette époque de régicides chrétiens. Peut-être en faut-il voir la cause dans la morale du Christ, toute de pardon et d'oubli, ou plutôt dans la certitude qu'avaient tous ces illuminés, du triomphe, malgré tous les obstacles, du dieu qu'ils adoraient.

Au moment de l'invasion des Barbares en Gaule se dresse tout à coup une ancêtre de Jeanne d'Arc qui, toute seule, par sa grâce et ses prières, arrête le farouche Attila, le « fléau de Dieu ». C'est sainte Geneviève. Jusqu'à l'an 1000 tout semble calme. A ce moment éclata, paraît-il, une véritable épidémie de folie religieuse causée surtout par les prédications véhémentes des prêtres. La fin du monde était proche. Du haut de leurs chaires, ils tonnaient contre les vices du temps, et entretenaient dans les esprits la terreur du jugement dernier. Ces farouches prédicateurs se retrouvent encore de nos jours, à peine changés probablement, dans les bourgs du Finistère et du Morbihan à l'époque des missions.

Chez ces paysans encore peu civilisés, dont « les mœurs et les coutumes, nous dit Arthur Young, dans la relation de son voyage en 1788, n'ont pas changé depuis treize siècles », chez ces hommes encore respectueux des croyances païennes et tout pénétrés de légendes étranges, les prêtres bretons ont pensé que les sermons ordinaires ne suffisaient pas. Ils font, comme dans les écoles universitaires, de l'enseignement par l'image. Et quelles images! Sur les murs de la petite église où ils fulminent pendant huit ou dix jours, douze tableaux sont placés : sept représentent les péchés capitaux, les cinq autres la vie du juste au ciel et celle du pécheur en enfer. Si naïves et si grossières sont ces images que nous n'osons en donner ici la description complète. Pour en donner une idée, le sujet des deux derniers tableaux est le suivant : un mourant dont la figure fait peur, est couché dans son lit. D'un côté, un ange gardien l'exhorte à bien mourir; de l'autre, le diable avec ses cornes et sa fourche, les yeux dardant des flammes, fait tous ses efforts pour accaparer son âme. Il triomphe; et sur le deuxième tableau on le voit, radieux, conduire sa victime en enfer, et la précipiter au milieu des flammes, des vipères et reptiles de toutes sortes. Il faut frapper l'imagination de cette population un peu fruste, il faut lui faire peur pour pouvoir après la mener comme un troupeau veule, en lui

rappelant les châtiments terribles qui frappent les pécheurs. Quel milieu pour l'éclosion d'épidémies de délire religieux aussi intenses que celle de l'an 1000, que celui où se passent de tels faits! Heureusement que les Bretons, d'après les recherches que nous avons faites, malgré l'alcool qui diminue leur résistance cérébrale, ne succombent qu'en petit nombre, pour des raisons qu'il serait intéressant de chercher.

Après l'an 1000, nous entrons en plein moyen âge jusqu'au XIe siècle. La misère règne partout, l'état de guerre est presque constant, la nervosité se développe à l'excès par suite de l'hérédité consanguine très fréquente et de la vie sédentaire et confinée. Sombre époque, si fortement évoquée par Michelet et Calmeil, et de nos jours par Regnard, dont l'étude est aussi passionnante que triste.

C'est Satan qui est désormais le grand maître avec tous ses lieutenants, Belzébuth, Asmodée, Magog, Astaroth, etc. Les anges gardiens ont été vaincus, et chaque individu se demande s'il ne va pas tomber aux mains du malin esprit sans défense et sans secours. Sorciers et sorcières naissent en foule, et parfois au milieu de cette légion de démons brille quelque figure plus pure, comme celle de Jehanne la Pucelle. C'est une calamité publique. Ajoutons que grâce à l'intransigeance fanatique et à l'ignorance des prêtres et magistrats de l'époque, elle fait autant de victimes que la peste ou la lèpre. « Celui qui sera possédé de l'esprit du Python ou de divination sera mis à mort. » (*Lévitique*, 20e chapitre.)

L'évolution de l'affection était en général la suivante, semblable en tous points à celle des délires religieux de nos jours chez les hystériques. Le malade, souvent une femme déjà sujette à des accidents convulsifs, commençait par être triste, renfermé, s'interrogeant sans cesse, et un soir voyait apparaître subitement devant lui quelque cavalier élégant et gracieux, sortant de terre. C'est Satan ou un de ses lieutenants. Bien rarement il avait une forme repoussante. Écoutons les sorcières le décrire devant le tribunal :

« Il est habillé de blanc, avec une toque de velours noir à plume rouge, ou bien il est vêtu d'un pourpoint splendide, couvert de pierreries, et tel qu'en portent les grands seigneurs ». Quelquefois il n'est arrivé qu'à la suite d'un appel, d'une invocation : « A moi, Satan ! » Alors il propose au sorcier ou à la sorcière, souvent misérable, de lui donner la puissance, ne demandant en échange que son âme.

Les hystériques de nos jours voient souvent, au lieu du diable, des princes et des souverains qui leur offrent des décorations, ou quelquefois des positions élevées.

Après avoir fait ses offres de service à la sorcière, le démon lui donnait un nom. Puis il la marquait du signe fatal, « du stigma diaboli », au front, au bras, à l'épigastre, derrière l'oreille, etc., et désormais ce point demeurera insensible et ne saignera plus à la piqûre.

Et alors, de même que Dieu a ses jours de réception dans ses églises, Satan a les siens ailleurs. C'est la nuit, sur quelque lande lointaine par exemple. Tous les sorciers et sorcières accourent, avec des moyens de locomotion étranges, à cheval sur un manche à balai, ou sur un chat noir aux yeux de feu. Et on célèbre là le sabbat, la messe noire, etc.

Quelques-uns arrivent à se croire Satan lui-même ou un de ses lieutenants. Sans doute quelques mélancoliques ou dégénérés, chez qui le délire s'est systématisé, et qui en sont à la phase de théomanie. Ils n'ont en général pas le temps d'aller si loin, car des voisins à qui ils ont jeté un mauvais sort, les ont dénoncés, et la terrible sentence du lévitique les a fait conduire au bûcher. Ils meurent sans se plaindre, à peu près insensibles à la flamme qui les consume.

Très rares sont ceux qui atteignent la période de démence terminale, comme ce malheureux Édelin, docteur en Sorbonne en 1453, qui après avoir élevé sa voix courageuse et éloquente en faveur de tous ces malheureux « plus malades que criminels », finit par devenir sorcier lui-même, et mourut en pleine démence dans le cachot humide d'une prison. Une autre variété d'hallucination, c'est celle que l'on

rencontre dans la lycanthropie. Les malades prétendaient avoir fait un pacte avec Lucifer, et avoir obtenu de lui le pouvoir de se transformer en hiboux, chats, loups, etc. Aux XIVe, XVe et XVIe siècles, la démonolâtrie sévit partout avec une extraordinaire intensité, dans le Limousin, en Lorraine, où Jeanne de Baume et Jeanne Origé se pendent par ordre du diable ; en Allemagne, en Catalogne, où 30 sorcières sont brûlées vives. En Lombardie, le bûcher en dévore un millier, en Savoie 400, à Toulouse 400 ; à Avignon, sur l'ordre de Nicolas Rémy, en 1580, 900 sorciers et sorcières sont conduits au supplice, etc.

M. Regnard a rapporté un fait qui n'est pas sans intérêt : « Les sorcières, dit-il, s'enduisaient le corps du suc de certaines solanées vireuses, comme la mandragore, la belladone, etc. C'était une véritable intoxication, à laquelle doivent être rapportées leurs principales hallucinations, surtout celles qui avaient trait aux animaux ». Sans vouloir donner aux alcooliques de nos jours le monopole de la zoopsie, n'y a-t-il pas là un rapprochement intéressant ?

Nous n'insisterons pas plus longtemps sur cette période de la folie religieuse, pas plus que sur les grandes épidémies de possession démoniaque chez de grandes hystériques, qui vont sévir avec furie aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Tout cela a été trop étudié et trop bien mis au point par MM. Richer, Calmeil et bien d'autres. Signalons cependant en passant quelques types de dégénérés mystiques, devenus régicides, des ancêtres directs de nos anarchistes contemporains, Jacques Clément, Ravaillac, Damiens, et quelques délirantes hystériques comme Marie Alacoque, Marie-Noël de Kaltern, Louise Lateau. A la fin du XVIIIe siècle des théories nouvelles font leur apparition. C'est le magnétisme avec Mesmer, et le spiritisme qui en dérive. Les esprits frappeurs remplacent le diable ; mais le mécanisme de la psychose reste toujours le même, ainsi que sa contagion rapide aux hystériques.

Et nous arrivons au XIXe siècle. A l'exorciste va succéder

l'aliéniste. Désormais, les maladies mentales vont être étudiées avec un esprit véritablement scientifique, et la lumière va se faire sur tous ces faits encore obscurs.

En France, Pinel (1809), Esquirol (1838) décrivent la monomanie religieuse, signalant en passant le rapport étroit qui unit les idées érotiques et religieuses; Georget, Bayle qui cite des cas de délire religieux dans la paralysie générale ; Parchappe (1841), Calmeil (1845) fait l'historique complet des folies épidémiques, étudie le rôle du milieu, et l'influence néfaste de l'église au moyen âge; Falret père proteste contre les auteurs qui insistent sur les idées religieuses des aliénés. Les idées mystiques n'amèneraient pas le moins du monde l'exaltation du sentiment religieux.

En Allemagne, Hoffbauer, Heinroth, Langermann, Spursheim, Ideler signalent la folie religieuse.

En Angleterre, Ellis prétend que le catholicisme fournit moins de fous que le protestantisme, parce que le protestantisme tolère le libre examen de la religion. Il attribue une grande importance aux méditations religieuses comme facteur étiologique de la folie.

Signalons encore à cette époque Morel et Marie en France.

Griesinger, Mendel, Krœpelin, Witkowski, Schuële tentent une classification des délires religieux en deux catégories :

La première, où les idées délirantes nuisent au moi, le rapetissent, exemple : la personnalité attaquée par le démon.

La deuxième, où au contraire elles élargissent le moi, exemple : la théomanie ou mégalomanie.

En Amérique, Spitska (1883) décrit deux sortes de délires mystiques : les délires expansifs et les délires dépressifs. M. Ball, en France, a la même opinion que lui.

En Italie, Morselli et Buccola (1883) considérent plusieurs formes de paranoïa, et à côté du délire des persécutions proprement dit (*querulent e liganti*) ils décrivent une seconde forme de couleur érotique ou religieuse. Amadei, la même année, oppose à la paranoïa dégénérative les formes psycho-

neurotiques. Riva et Tanzi, dans leurs tableaux des sept formes de paranoïa, rangent la folie religieuse en troisième lieu, après les formes de délire de persécution ou ambitieux, et avant les formes érotiques. Pour eux, le fond mental dégénératif est la règle.

En Belgique, Guislain oppose au délire religieux combiné à la mélancolie la mégalomanie religieuse incurable.

M. Marie, qui a écrit le travail le plus complet et le plus récent sur ce sujet (1), classe de la façon suivante les délires religieux :

1° *Les délires mystiques non systématisés,* les idées religieuses délirantes pouvant s'observer comme symptômes d'états maniaques. Dans les états démentiels elles peuvent être consécutives à la sénilité ou exister antérieurement. La paralysie générale et les intoxications, ainsi que les névroses (épilepsie et surtout hystérie), les états d'idiotie, d'imbécillité et de dégénérescence pouvant aussi s'accompagner d'idées mystiques délirantes.

2° *Les délires mystiques systématisés,* qu'il divise en deux classes :

1° Les délires à systématisation primitive de M. Séglas; 2° les délires à systématisation secondaire des mélancoliques. Chez ces derniers, le délire est consécutif à l'état affectif, les idées de damnation et de possession ne survenant que secondairement (Cotard).

Chez les « primitifs », il y a évolution vers la théomanie. De plus, les troubles sensoriels sont primitifs par rapport aux troubles psycho-moteurs, qui sont secondaires et non constants. Le dédoublement de la personnalité y est tardif. C'est, en somme, la forme expansive de Ball et Spitska.

Chez les seconds, les troubles psycho-moteurs sont primitifs, les sensoriels secondaires et non constants. La personnalité se désagrège d'emblée. C'est, par opposition à la forme expansive, la forme dépressive.

(1) Mysticisme et Folie (*Arch. de Neurol.*, 1899).

Dans ces deux variétés, « les idées religieuses sont l'expression d'un fond mental congénital ou acquis particulier; l'aberration progressive en entraîne l'évolution systématique et la complexité croissante suivant une marche cyclique. »

Au contraire, dans les autres psychoses religieuses, folies toxiques, organiques, névropathiques, la marche n'est pas progressive, le cycle n'existe pas. Les idées délirantes ne constituent alors qu'un des éléments multiples et variables du cortège symptomatique.

CHAPITRE II

DÉGÉNÉRESCENCE

Il existe une catégorie d'individus chez lesquels l'observation permet de remarquer la coexistence de certains caractères physiques et psychiques, natifs et indélébiles, qu'on ne retrouve pas en général chez l'individu considéré comme normal. Ces caractères ou stigmates sont les suivants :

1° *Au point de vue physique* :

a) Des déviations ou malformations portant : sur le *crâne* (microcéphalie, acrocéphalie, plagiocéphalie, scaphocéphalie); sur la *face* (asymétrie, prognathisme, bec-de-lièvre) ; sur le *rachis* (déviation); sur les *membres* (pied bot, main bote); sur la *voûte palatine* (exagération de sa forme ogivale).

b) Implantation vicieuse des dents, micro et macrodontisme de Camuset et Hutchinson);

c) La blépharite chronique, le strabisme, le daltonisme, les altérations du fond de l'œil, une pigmentation irrégulière de la choroïde, la rétinite pigmentaire, la déformation de la pupille, l'émergence irrégulière de l'artère centrale de la rétine (Déjerine), la dyschromatopsie, le rétrécissement du champ visuel, l'amaurose, la paresse oculaire (Sollier).

d) Une tumeur fibro-cartilagineuse de l'oreille (Féré). L'absence du pavillon, l'adhérence du lobule, des anomalies de l'hélix ou de l'anthélix, des fistules congénitales (Paget), de la surdi-mutité.

e) L'absence totale du nez ou du septum médian (Blandin), la déviation de ce septum.

f) Le phimosis, l'hypospadias, l'atrophie testiculaire, la cryptorchidie unilatérale ou totale, la division du vagin.

2° *Au point de vue psychique :*

« Des lacunes intellectuelles (trouble profond de la raison, de la critique, du jugement); ou morales (absence de sentiments affectifs pour la famille surtout, tendance à la cruauté); coexistant avec des aptitudes normales ou en excès. »

D'autres caractères non moins importants, quoique conséquence des premiers : l'impossibilité de se plier à une vie réglée et définitive ; l'humeur vagabonde, se traduisant par des fugues fréquentes.

Une tendance innée à l'*obsession*, syndrome morbide caractérisé par l'apparition brusque d'une idée ou d'un groupe d'idées qui s'imposent à la conscience lucide, sous forme de paroxysmes, interrompant temporairement le jeu normal de l'association des idées en dépit des efforts vagues d'une volonté impuissante et vite terrassée ;

A l'*impulsion* caractérisée par un acte ou une série d'actes exécutés par un individu lucide, sans l'intervention d'une volonté naturellement insignifiante ;

Et à une *modalité délirante* quelconque.

Ajoutons pour terminer des anomalies ou des déformations fréquentes de l'instinct sexuel.

Tels sont ces caractères dont plusieurs, surtout dans la zone physique, sont contestés, mais qui n'en donnent pas moins, quand plusieurs d'entre eux coexistent chez un individu, la certitude qu'il appartient à la catégorie des dégénérés. Pour Morel, ces individus seraient des « rétrogrades » ; pour Magnan et son élève M. Legrain, leur état serait assimilable à un état pathologique ordinaire. Enfin pour les écoles allemande et italienne, il faudrait leur adjoindre, comme parents très proches, les épileptiques, les hystériques et les neurasthéniques.

Au point de vue psychique, ils représentent, il nous semble, dans la série des êtres humains, un groupe intermédiaire

entre les individus atteints par un arrêt de développement mental et ceux qui sont arrivés à leur développement complet. Ce ne sont ni des idiots, ni des imbéciles. Chez eux, les facultés supérieures ont été atteintes les premières. La mémoire, la logique, l'intelligence n'ont pas souffert, mais bien tout ce qui rentre dans le cadre de l'éthique proprement dite, les facultés de représentation morale, les sentiments moraux. Leur égoïsme n'a d'égal que leur orgueil. Que deviennent-ils dans le milieu social où ils entrent si mal armés pour la lutte vitale ? Ils ne peuvent s'y adapter, n'en comprenant ni les lois, ni les nécessités. Ils deviennent des vagabonds, des prodigues, des criminels souvent. Et comme leur intelligence est demeurée intacte, malgré tout, il leur sera possible quelquefois de prendre place par leurs travaux au nombre des savants, des littérateurs ou des sociologues dont un peuple s'honore. Le plus souvent, elle leur sera funeste, et les mettra vis-à-vis des idées régnantes dans les mêmes conditions qu'est un bouillon de culture ouvert à tous les germes. Les idées s'y jetteront, différentes suivant l'époque, se développeront sans être inquiétées avec une intensité extraordinaire, entraînant tout l'édifice mental à leur suite, et devenant facilement et pour toujours directrices de leurs pauvres vies. Ce sont des candidats à la folie presque toujours sûrs de réussir. Et chez eux, elle ne sera plus à proprement parler un véritable état pathologique, mais plutôt un phénomène épisodique et surajouté, s'effaçant devant leur grande infirmité psychique. Et l'on songe malgré soi, en présence de ces malheureux, à cette grande loi de la biologie qui exige que tout individu mal adapté au milieu où il vit, s'atrophie peu à peu et disparaisse pour toujours.

CHAPITRE III

MYSTICISME ET DÉGÉNÉRESCENCE

. Les idées religieuses se comportent vis-à-vis des sujets comme des germes vis-à-vis d'un terrain favorable, comme des parasites par rapport à un corps épuisé. Il semble que les dégénérés soient pour elles un excellent milieu de culture, car presque tous les auteurs ont insisté sur cette affinité que présente le mysticisme à leur égard. « Très souvent, dit Max Nordeau, les dégénérés sont des mystiques ; c'est chez eux qu'on observe la plupart des cas de délires à caractère religieux ou politique. »

« Mystiques de tempérament, souvent même par hérédité, dit M. Régis, ils ont une tendance instinctive à s'exalter des choses de la religion. »

Même les petites pratiques de la religion les attirent souvent. Dans un livre fort curieux, sur l'*Histoire naturelle du Dévot*, M. le Dr Delaunay conclut « que la religiosité est un caractère d'infériorité biologique, et ne hante que les petits cerveaux dégénérés pesant moins de 1.450 grammes ou les cerveaux malades. »

C'est un fait bien connu que celui de l'attachement persistant des prostituées, chez lesquelles les dégénérées sont foule, pour les objets de piété ; scapulaires, chapelets, vierges en métal, etc.

Cette tendance instinctive peut être favorisée et exagérée par des facteurs dont le principal est le milieu ambiant. « Avant d'être un aliéné, dit M. Ball, le délirant religieux

a vécu dans un milieu où la piété recevait un culte spécial». « Les conceptions délirantes ajoute M. Marie, présentent l'empreinte du milieu dans lequel vit le malade, et varient selon l'époque, les préjugés sociaux et les idées régnantes. »

Nous croyons en effet beaucoup plus à l'influence des événements, des théories en cours, des prédications ou missions, des superstitions anciennes, vivaces surtout dans les pays montagneux où la vie reste encore confinée, qu'à celle de la famille proprement dite. Il serait trop facile de montrer par des exemples que c'est presque toujours aux périodes agitées de l'histoire que se montrent les grands mystiques.

N'avons-nous pas vu tout récemment, en 1885, le Canadien Louis Riel soulever ses compatriotes contre la domination anglaise pour obéir à une mission divine; plus près de nous encore, cet étrange Antonio Conselheiro, au Brésil, qui, à l'avènement de la République dans ce pays, se dit l'envoyé de Dieu chargé de la combattre, et tient en échec les forces régulières brésiliennes avec une troupe de partisans fanatisés par lui.

Le culte du sujet aurait aussi, suivant plusieurs auteurs, une influence sur la forme et la fréquence de la folie religieuse. Ellis en Angleterre, Marcé en France affirment qu'il y a moins de mystiques pathologiques chez les catholiques que chez les protestants, par suite de la liberté d'examen des questions religieuses, laissée plus grande chez ces derniers. Quant à l'hérédité, nous pensons qu'elle agit surtout ici en créant le terrain, la dégénérescence, qui en elle-même renferme une tendance au mysticisme, comme nous l'avons déjà dit.

Un fait qui a été beaucoup moins étudié, et qui nous semble cependant capital, c'est le danger qui réside dans la religion elle-même pour ces dégénérés à tous les degrés de l'échelle.

Le phénomène psychique fondamental de la religion est la la croyance, croyance à l'intervention particulière de cer-

tains êtres invincibles et surnaturels, Vierge, Christ, saints et saintes qui octroient à l'homme, fortune, santé, etc., à l'encontre des lois naturelles. Pour obtenir ces résultats, le croyant doit se placer dans une situation mentale spéciale, la prière. Si elle est verbale simplement dans la plupart des cas, il en est où elle envahit l'être psychique tout entier et produit en lui une transformation complète. Croyance à l'immortalité de l'âme, à une vie éternelle qui ne sera heureuse que si le sujet meurt en état de grâce ! Mais est-on jamais sûr de posséder cet état de grâce. Est-on bien sûr de n'avoir plus aucun péché mortel sur la conscience, non pardonné ? Qu'en sera-t-il si l'on admet comme dans certaines doctrines (protestantisme et jansénisme) que tout homme est dès l'origine prédestiné au salut ou à la damnation ? Ce n'est pas tout. Pour arriver au salut, il faut lutter contre une foule d'obstacles, provoqués non seulement par le monde extérieur, mais aussi et surtout venant d'ennemis invisibles. Ces ennemis ou plutôt cet ennemi invisible, c'est le démon, persécuteur acharné, cherchant à perdre l'âme par toutes sortes de tentations.

Ajoutons à cela les visites fréquentes à l'église que doit faire tout bon fidèle, le silence, la demi-obscurité de ce lieu, l'éclat des cierges dans l'ombre, circonstances qui excitent à la prière intense, les mots eux-mêmes de la littérature ecclésiastique (l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, etc.), une foule de pratiques dangereuses et parfois grotesques qui ont pour résultat la détérioration progressive de l'organisme: jeûnes, macérations (cilice, discipline), des mutilations volontaires (secte russe des Skotzy) ; et songeons que nos dégénérés peuvent, de par leur tare elle-même qui les y pousse, avoir ces préoccupations inquiètes, ces scrupules, ces angoisses, ces remords, ces idées d'humilité, de culpabilité et de damnation ; que chez eux il y a toujours une atrophie totale ou partielle du jugement et de la volonté ; que c'est vers l'âge de douze, treize, quatorze ans qu'ils commencent véritablement leurs pratiques religieuses, au moment

où la puberté qui naît fouette tout leur organisme, exagérant leurs tendances instinctives, déterminant chez eux une sorte de poussée morale qui « les fait entrer, dit M. Ball, dans le vestibule de l'aliénation mentale » ; et n'y a-t-il pas lieu, alors, de se demander si ce n'est pas là que réside la vraie cause d'infection primitive ?

Les dégénérés peu intelligents qui ne peuvent s'élever jusqu'aux problèmes un peu complexes de la religion, s'attacheront surtout aux petites pratiques, à la forme brillante du culte, et perdront pied facilement en présence des excitations de tout genre que leur apporte ce genre de vie. Il suffira d'une mission un peu éloquente, d'un prêtre zélé, dépeignant sous des couleurs vives les souffrances de l'Eglise, les attaques de ses adversaires, le ciel ou l'enfer, pour porter l'agitation funeste et un trouble définitif dans leurs esprits bornés. Les autres, au contraire, d'intelligence bien au-dessus de la moyenne souvent, éminemment préparés par leur vie antérieure, n'auront besoin que d'un événement extérieur, d'une conception de leur esprit, d'une circonstance déprimante de leur vie privée, un amour contrarié par exemple, pour entrer de plain-pied dans la phase délirante et n'en sortir jamais.

CHAPITRE IV

Le Délire mystique à forme « raisonnante » chez les Dégénérés.

« Comme les persécutés, les fous religieux passent habituellement par trois périodes :

» 1° *La période hypocondriaque* ou d'analyse subjective, période d'inquiétude de Magnan, marquée surtout par des préoccupations pénibles, relatives aux modifications morbides éprouvées par l'être psychique et physique.

» 2° *La période d'explication délirante*, caractérisée par l'interprétation systématique des troubles ressentis ; les uns les considérant comme des épreuves surnaturelles émanées d'une puissance divine ou infernale.

» 3° *La période de transformation de la personnalité*, sorte d'apothéose finale dans laquelle les malades s'élèvent aux plus hautes grandeurs ; les mystiques se disant prophètes, Jeanne d'Arc, évêques, papes, Jésus-Christ, etc. » (1).

Ceci s'applique uniquement aux délires systématisés progressifs survenant chez des individus ne présentant pas de signes nets de dégénérescence.

Chez les dégénérés, rien de semblable, on ne distingue pas dans leur folie de périodes nettement différenciées et occupant chacune plus ou moins d'années de leur vie.

« Ce n'est plus la psychose typique évoluant régulièrement et méthodiquement en périodes successives et distinctes. Les diverses phases sont enchevêtrées et confondues » (2). Voyez

(1) Régis, Relation d'un cas de délire systématisé religieux. 1892.

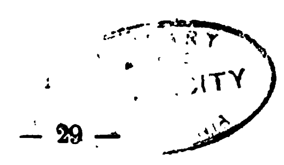
(2) Régis, Manuel de Médecine mentale.

notre malade. Les deux périodes d'hypocondrie et d'explication délirante des troubles ressentis n'existent pour ainsi dire pas chez lui. Il parle bien au début d'un « fluide », à l'influence directe duquel il attribue ses petites indispositions passagères. Mais c'est insignifiant. Il ne s'en préoccupe pas outre mesure. On ne peut même pas dire que ce soit de la part de cet homme saturé d'idées de sorcellerie, de magie, de spiritisme, une véritable conception délirante. Il ne croit pas non plus que c'est là une épreuve à subir que lui a envoyée, comme à son ancêtre Job, Dieu le père ou quelque autre puissance divine. Ce n'est pas de là que naîtra sa folie, en admettant qu'elle n'ait pas toujours existé chez lui à l'état latent. Il suffit d'une phrase, d'un verset écrit par un prophète, sur lequel ses yeux tombent par hasard, pour décider de sa vocation : « Super tuos muros, Jerusalem, custodes constitui, etc. ».

Et le voilà, qui d'emblée, on peut le dire, va se considérer comme un de ces « custodes », un de ces hommes que Dieu a mis sur la terre pour éclairer leurs semblables. Cette idée a pleinement satisfait les tendances originelles de cet homme, orgueilleux et égoïste comme tous les dégénérés, chez lequel les lésions de la volonté et du jugement sont flagrantes, et tout de suite elle devient idée fixe. L'intelligence s'en empare, l'imagination l'amplifie un peu, toutes les parties de son être psychique gravitent autour d'elle, et voilà le délire établi.

Ceci n'est pas constant chez les dégénérés mystiques, même à forme « raisonnante », et cette entrée dans la période d'état proprement dite est plus souvent précédée chez eux de phénomènes importants, les hallucinations.

Elles sont le plus souvent visuelles, d'abord et chez eux l'imagination déploie pour ainsi dire toutes ses richesses et enfante les plus merveilleux tableaux. La littérature mystique est à ce sujet d'une richesse extraordinaire. Ecoutez-les décrire leurs visions. « Ce sont des anges resplendissants de clarté, le firmament s'ouvre devant leurs yeux étonnés, ils



contemplent à loisir le trône du Créateur resplendissant de pierreries, dont ils font même quelquefois la numération, la splendeur des chérubins et du Paradis. »

Un médecin, cité par le docteur Moret, voyait couler à ses pieds le fleuve de la grâce, et les Pharisiens s'y jeter en foule.

C'est Dieu qui, précédé de phénomènes lumineux et zooptiques, apparait à Swedenborg, dînant seul dans une chambrette de restaurant.

« Une nuit où Jacques Clément était dans son lit, Dieu lui envoya un ange en vision, lequel, avec une grande lumière, se présenta à lui, et lui montra un glaive nud. » etc.

Et la vision disparait, laissant derrière elle une traînée éblouissante de lumière, ou encore une odeur d'encens ou d'un parfum quelconque, ou même faisant entendre en s'en allant un chant céleste, ou la musique exquise d'une harpe, qui s'éloigne peu à peu.

Quelquefois, ces personnages sublimes ne daignent pas leur adresser la parole, « ils se contentent, disent les malades, de leur exprimer leur volonté par un langage muet. »

Le plus souvent, une voix s'élève, émanée du personnage apparu. Elle dicte un ordre, elle indique une voie à suivre, une mission à remplir, elle fait même des reproches quelquefois : « Ne mange pas tant, dit Dieu à Swedenborg ». « Frère Jacques, dit l'ange à J. Clément, je suis le messager du Dieu tout-puissant, qui te vient accertener que par toi le tyran de France sera mis à mort », etc.

Ces hallucinations psycho-sensorielles de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût, du tact ne sont pas les seules qu'on rencontre chez les dégénérés mystiques. Ils peuvent avoir aussi ces hallucinations psychiques si finement analysées par M. Séglas, qui les considère justement comme des hallucinations psycho-motrices intéressant le centre cortical moteur du langage. Il y a des dégénérés mystiques qui présentent ce phénomène si intéressant de la parole automatique, qui « sentent leur langue remuer toute seule, comme si

elle obéissait à une puissance supérieure ». Nous n'insistons pas sur ces phénomènes que nous n'avons pas eu la bonne fortune d'observer, et qui semblent, d'après les observations et les travaux que nous avons consultés, se rencontrer plus souvent dans la folie religieuse systématisée ordinaire.

Quoi qu'il en soit, ces hallucinations reviennent fréquemment chez le malade. Il y prend goût souvent, arrive même à les regretter quand elles disparaissent momentanément, Emmanuel Swedenborg, guéri passagèrement de son délire mystique, après un ictus, se plaignait amèrement de la disparition de ses chères visions.

Toutes ces hallucinations présentent un caractère spécial ; c'est presque toujours la nuit ou dans l'état de demi-sommeil ou subconscience qu'elles se présentent. « Leur caractère essentiel, dit M. Régis [1], est d'être oniriques, c'est-à-dire de survenir la nuit pendant le sommeil ou le demi-sommeil, ou le jour, dans les états hypnagogiques tels que la contemplation et l'extase. »

Car nos dégénérés ont quelquefois des extases tout comme sainte Thérèse et autres mystiques hystériques. On trouve chez eux cet état particulier qui est « à l'esprit ce que l'état cataleptique est aux systèmes musculaire et nerveux », véritable rêve à l'état de veille que détermine chez eux souvent la vue d'objets divers, tels que vitraux d'églises, crucifix, statues, images pieuses, etc., ou même chez ceux qui nous occupent, qu'on peut appeler les « intellectuels », la réflexion intense et prolongée sur une idée ou un sujet quelconque. C'est à ce moment qu'arrivent en foule les hallucinations les plus diverses, et qu'ils goûtent la joie suprême. Ils peuvent prendre à ce moment des attitudes spéciales, que la peinture et la sculpture ont reproduites plusieurs fois, en rapport avec leurs visions ou les émotions qu'ils ressentent. Ils se souviennent d'ailleurs de ces visions qui les enchantent tout comme d'un rêve ordinaire, et les écrivent même

(1) Régis, Les hallucinations chez les dégénérés mystiques.

quelquefois, on sait avec quelle éloquence et quel luxe d'images.

Les hallucinations de nature érotique, si fréquentes chez les délirants systématisés ordinaires ou les, hystériques, ne semblent pas se rencontrer très souvent chez les dégénérés.

« Le rapport est tel, dit M. Ball, entre la folie religieuse et l'excitation sexuelle, qu'on pourrait croire que ce sont les mêmes cellules cérébrales qui président aux mêmes phénomènes. »

« Il n'est pas rare, dit Krafft-Ebing, que sous les dehors chastes de l'exaltation religieuse se cachent une sensualité morbide et une agitation sexuelle, conduisant à des aberrations très importantes au point de vue étiologique. »

Les exemples sont innombrables et ont été cités bien des fois. Chez nos dégénérés, on n'en trouve que rarement. Notre malade n'a jamais eu d'hallucinations érotiques. L'amour a même occupé une place insignifiante dans son existence, suffisamment remplie par ses revendications sociales. Chez les autres, il en est à peu près de même. Et peut-être en faut-il voir précisément la raison dans le peu d'attrait que doivent inspirer les phénomènes de l'amour à ces passionnés pour des idées, autrement importantes, de religion ou de politique.

Ces hallucinations et ces extases entretiennent leurs convictions délirantes et leur donnent peu à peu une très haute opinion d'eux-mêmes, et ils se persuadent tout naturellement qu'ils sont appelés à quelque rôle glorieux : la fondation d'une religion ou d'un état social, la délivrance d'un territoire, etc.

Et ils se mettent à l'ouvrage avec une opiniâtreté extraordinaire, abandonnant tout, famille, position, possédés, on peut le dire, par l'idée fixe dont ils ne sont plus que les esclaves. C'est alors qu'ils commettent des attentats contre les chefs d'Etat ou de religion, qu'ils fanatisent les populations par leur éloquence fougueuse, ou que plus tranquille-

ment, comme notre malade, comme Emmanuel Swedenborg, à impulsivité plus faible, ils produisent des écrits de toutes sortes où sont exposées leurs théories.

Un grand poète contemporain dont toute l'œuvre est si humaine et si sincère, mais dont toute la vie est certainement celle d'un dégénéré, Verlaine, n'est pas sans présenter des rapports étroits avec nos délirants mystiques à forme « raisonnante ». Chez ce grand enfant, chez ce vagabond incorrigible, il y avait une tendance innée au mysticisme, et il eut certainement à une période de son existence des hallucinations et même des extases.

Je ne veux plus aimer que ma mère Marie,
. . . .
Car comme j'étais faible, et bien méchant encore,
Aux mains lâches, les yeux éblouis des chemins,
Elle baissa les yeux et me joignit les mains,
Et m'enseigna les mots par lesquels on adore.

C'est même à ce moment qu'il écrivit ces remarquables poèmes de sagesse, qui parurent, détail intéressant, chez Palmé, éditeur des prêtres.

Ce qui frappe chez tous ces « raisonnants », c'est la vraisemblance et la logique de leurs conceptions délirantes.

« Leur délire, dit M. Régis, est un thème suivi, cohérent, vraisemblable, à point de départ faux ou mal interprété, mais éminemment logique dans ses déductions. Il se développe par extension progressive de l'idée mère, mais sans subir de transformation et sans rien perdre de sa physionomie première ». Il suffit de jeter un coup d'œil sur l'observation de notre malade L... pour se convaincre de la justesse de cette remarque. Il peut paraître étrange au xxe siècle, où les utopies ne manquent pourtant pas, de vouloir et d'établir de toutes pièces un état social conforme aux préceptes des anciens prophètes. C'est anachronique, évidemment, mais ce n'est pas complètement absurde. Il y a loin de cette conception aux conceptions fantasmagoriques des délirants

ordinaires. Tous les livres de notre malade ne sont que le développement progressif et logique de cette idée première. Il ne s'en écartera jamais, malgré les ennemis acharnés à le combattre. Car il a eu, lui aussi, comme presque tous les dégénérés de ce genre, pas pendant une période déterminée et distincte, mais durant toute sa vie d'apôtre, des idées de persécution. C'est l'esprit infernal qui l'a tracassé, représentant des idées absolument contraires aux siennes, les seules justes, les seules vraies. Le thème peut varier à l'infini chez d'autres malades, le fond est toujours le même.

Lorsqu'on examine l'état mental sur lequel repose ce délire, on n'y trouve aucune de ces modifications si caractéristiques qui accompagnent la folie systématisée ordinaire. Ici les facultés intellectuelles ont conservé dans leur exercice toute leur vivacité. L'attention, la perception, la mémoire, l'association des idées ne témoignent nullement d'un arrêt psychique. En dehors de leur délire, les malades conservent toute leur lucidité, toute leur vivacité d'esprit, et beaucoup d'entre eux peuvent même continuer à s'acquitter comme devant de leurs occupations ordinaires.

Au moment du règlement de la succession de sa mère, L... prit en main ses intérêts et fit preuve d'une telle intelligence des affaires qu'il stupéfia les avoués eux-mêmes.

Swedenborg conçoit le premier les lobules hépatique et pulmonaire. Conselheiro, au Brésil, organise avec ses partisans une sorte de gouvernement très rationnel. Ce fait est très important à noter.

Ajoutons, en terminant ce chapitre trop court, que les dégénérés mystiques sont presque toujours des hommes jeunes, chez qui la folie débute tôt et se cristallise très vite. C'est un caractère que M. Régis a trouvé chez presque tous les dégénérés devenus régicides, et ceux-ci ne sont que des mystiques. Et nous pouvons conclure en disant que la folie religieuse des dégénérés, et particulièrement sa variété « raisonnante », se différencie nettement des délires religieux systématisés classiques par son évolution qui ne présente

pas, le plus souvent, des périodes nettes et distinctes, par ses phénomènes concomitants les plus importants, les hallucinations, qui sont chez eux primitivement et surtout psycho-sensorielles (visuelles le plus souvent) et à caractère onirique, par le thème même du délire qui est, chez les dégénérés, vraisemblable et cohérent, par l'état mental sur lequel repose ce délire, demeuré chez ceux-ci intact, et enfin par l'âge relativement peu élevé des sujets atteints.

CHAPITRE V

OBSERVATIONS

OBSERVATION DE L... (Personnelle).

Emile L..., du village des P..., près S..., entré dans le service de M. le Prof. Lanelongue au mois de mai 1901, pour qu'on lui enlève une balle de revolver qu'il s'est tirée dans la région temporale droite, et qui est allée se loger dans l'angle interne de l'œil du même côté.

Antécédents héréditaires. — Son père, Bernard L..., est mort à l'âge de soixante-dix-huit ans, subitement, probablement d'hémorragie cérébrale. Il avait toujours joui d'une parfaite santé physique et morale, et ne fut jamais d'une piété exagérée.

Sa mère, morte à quarante ans, d'une affection qu'il ne peut préciser, s'est toujours très bien portée ; n'était pas nerveuse.

Pas de renseignements sur les grands-parents ou autres membres de la famille.

Une sœur, demeurant à Bordeaux, âgée de soixante-dix ans, en excellente santé physique et morale ; n'est pas nerveuse.

L... a eu, à l'âge de cinq ans, une fièvre cérébrale (?) de courte durée qui, nous dit sa sœur, ne laissa chez lui aucune trace. Quoique d'un tempérament chétif, il n'a pas eu d'affection grave pendant son enfance. Il a été élevé à l'école primaire, y remportant toujours des succès, et s'y faisant remarquer comme un élève très intelligent. Il n'a pas manifesté de dévotion exagérée au moment de ses communions.

A quinze ans. il fut placé comme apprenti mercier, métier dans lequel il réussissait, paraît-il, très bien.

Pas de masturbation à la puberté.

A seize ans, L..., tout d'un coup, s'est mis à lire quantité de livres de toutes sortes. Il lisait jour et nuit, s'achetant un nombre considérable d'ouvrages scientifiques, d'anciens volumes traitant de sorcellerie et de sujets religieux. Il était passionné pour la Bible, son livre de chevet, et en citait souvent de mémoire de longues tirades. Sa sœur nous raconte que quand il survenait chez lui une douleur quelconque, il se figurait toujours que c'était un fluide qu'on lui lançait. Il n'a pas fait de service militaire à titre de soutien de famille, mais il fut appelé en 1870, ce qui l'affecta, paraît-il, énormément. Il ne s'est jamais marié. Il a eu beaucoup de propositions de mariage, dont aucune n'aboutit, parce qu'il ne voulait pas de position fixe. Il voulait épouser sa bonne, parce que, nous a-t-il dit, elle ressemblait beaucoup à une jeune fille qu'il n'avait pas épousée, car elle n'était pas suffisamment fortunée.

Puis il changea subitement d'idées, et ayant revu et parlé à cette jeune fille, il se mit à fréquenter l'église pour la voir et la rencontrer. Il ne manquait aucun office. Et depuis lors sa dévotion est devenue intense, au point qu'il passait des nuits à adorer le Saint-Sacrement. Le curé d'une paroisse lui envoie encore des cartes d'adoration. Et un jour, tout change. Il annonce à sa mère qu'il va assister aux vêpres, et qu'il les lira désormais dans le livre des Droits de l'Homme. Depuis lors, il garde un extérieur pieux, mais se fait libre-penseur. Il lit toujours et achète quantité d'ouvrages de toutes sortes.

A trente ans, il trouve chez un bouquiniste de vieux livres contenant les versets des prophètes Jérémie, Ezéchiel, etc. Ces livres sont écrits en latin, et L... n'en sait pas le premier mot. Il demande au bouquiniste une grammaire et des dictionnaires latins, et tout seul, sans l'aide de personne, en l'espace de cinq ou six semaines, il se met à la besogne et arrive à son but facilement. Il traduit couramment, et à grands traits, avec élégance quelquefois. Mais des particularités de la langue latine lui échappent. Il ignore par exemple les déclinaisons, et, interrogé par nous sur la signification du vocatif, génitif, etc., il nous dit n'avoir jamais entendu parler de ces mots. Les livres des prophètes lui plaisent infiniment. Il en retient à la lecture des quantités énormes de versets. Et un jour, voilà qu'il tombe sur ces lignes écrites dans le *Vulgate :* « Super tuos muros, Jerusalem custodes constitui, qui tota die et nocte, non tacebunt pro felicitate humanitatis ». Qu'il traduit de cette façon :

« O Jérusalem, j'ai placé sur tes murs des hommes qui parleront toujours pour le bonheur de leurs semblables. »

Longtemps, il regarde ces lignes; les plus belles qu'on ait jamais écrites, nous dit-il. Et peu à peu la lumière se fait dans son esprit. Il supprime Jérusalem. C'est à la France que le prophète s'adressait. Elle possède des hommes qui doivent veiller sur elle et sur le monde, des « custodes ». Or, en ce moment, personne n'élève la voix. C'est donc lui, L..., qui obéira au prophète, et qui « toto die et nocte, non tacebit. »

Notons en passant qu'à cette époque il n'a eu aucune espèce d'hallucination visuelle, auditive, ou psycho-motrice. C'est par ce simple raisonnement qu'il est arrivé à la conception de la mission qu'il avait à remplir,

Peu après ce jour décisif, ses concitoyens le placent à la tête de la commune. Nous sommes sous l'Empire. Il ne reste d'ailleurs pas longtemps premier magistrat de la commune de S.... Aux élections suivantes, un autre candidat l'emporte. Les napoléoniens ont jeté du fluide à L... Sa mère meurt sur ces entrefaites. Il refuse d'assister à son enterrement et ne veut pas que son nom figure sur les lettres de faire-part. Alors, débarrassé des charges publiques, tout seul dans une maison construite par lui, sur un coteau isolé, il se met à écrire. Et il est extrêmement fécond. Nous avons vu chez lui, outre un tas de petites brochures de 15 à 20 pages, un gros livre de commerce de 417 pages, toutes couvertes d'une écriture élégante et régulière. C'est son travail principal qu'il intitule *les Commentaires*. Nous ne pouvons donner ici une analyse complète de tous ces ouvrages. Nous nous contenterons de résumer ses principales idées.

Le règne de Dieu « *Dominus* » est revenu. Il a parlé par la voix de ses prophètes. Il faut prendre dans les livres de ceux-ci les lois qui doivent régir l'humanité. Ces lois sont de deux sortes : celles qui sont créées par les hommes : « Quia Dominus locutus est » (Isaïe, c. 25, v. 8). C'est la loi au point de vue judiciaire ou « *Domini* ». Et les lois immuables de chaque nation se référant aux caractères d'Æqualitatem (Baruch, c. 5, v. 7). C'est « *Dominum* ». Il reprend alors un à un tous les principes de 1789 en les modifiant au nom d'un verset de Moïse, Isaïe, Baruch, etc. C'est le sujet de son grand livre *les Commentaires*, qui com-

prend 27 chapitres, dont les principaux sont les suivants : La loi et Dominus. — La Morale sociale et le Christ. — Les Comités de surveillance en France. — De la nécessité d'adjoindre des gendarmes à Domini.

Nous reproduisons ici la carte qu'il fit imprimer et distribuer un peu partout. Il envoya des extraits de ses œuvres à M. Grévy, qui ne répondit pas, et à des députés et sénateurs qui furent souvent plus aimables. Nous avons lu chez lui une lettre signée du nom d'un sénateur qui discute avec lui certains de ses articles. Il ne tarit pas d'éloges sur la beauté et l'élégance du style de certains passages. Et nous sommes obligé d'avouer que ces éloges sont assez souvent mérités. Il paraît que ses écrits ne furent pas loués avec autant de chaleur par tout le monde.

DIEU ET PATRIE

Gloire au grand Architecte de l'Univers, à Dominus

Psaumes 134 et 135 (Vulgate)

Aimons Domini

—

La Loi. — *Quia Dominus locutus est.* (Isaïe c. 25, v 8.) En France les Principes de 1789.

P. E. L...

PROPRIÉTAIRE

A S... (GIRONDE)

Craignons Dominum

—

Lois immuables. — Lois de chaque nation se référant aux caractères d'*Æqualitatem* etc. (Baruch, c. 5, v. 7.)

VIVE LA JOIE

selon la loi et le réel respect des convenances

Vinum in jucunditatem creatum est. et non in ebrietatem, ab initio

(Ecclesiastici C. 31 V. 35)

(Res publica) VIVE, EN FRANCE, LA RÉPUBLIQUE (L'arrêt public)

Il en conçut un certain chagrin et ses idées de persécution revinrent. Il abandonne son beau-frère et sa sœur parce qu'ils sont du parti infernal. En 1881, on l'envoie à Cadillac pour des raisons que nous n'avons pu clairement élucider. Il s'y trouve très bien. C'était, nous dit-il, la maison de campagne des grands hommes de la région. Il en sort au bout de deux mois. On règle à cette époque la succession de fortune de ses parents, et comme sa sœur est un peu avantagée, il suscite des embarras à tout le monde. Il fait preuve à ce moment, nous dit sa sœur, d'une intelligence des affaires qui étonna les avoués eux-mêmes. Pour

elle, jamais il n'a montré le moindre trouble intellectuel. Au contraire, elle l'a toujours considéré comme un homme d'une intelligence supérieure.

Etat actuel (mai 1901). L... semble très fatigué. Il est encore sous l'influence du choc produit par la balle qu'il s'est tirée dans la tête. Il nous dit qu'il a voulu se tuer parce que Dominus l'a abandonné. Et alors les esprits infernaux, les « Saltatores » de Jérémie, triomphants, l'ont forcé à prendre son revolver. Il n'a pas voulu se venger, parce que les « Saltatores » représentent l'esprit du mal et que le « mal » doit nécessairement exister. Il nous cite de nombreux versets des prophètes. Mais souvent sa mémoire lui fait défaut et il n'arrive qu'avec peine à les reconstituer entièrement. *Il est en pleine période de démence.*

Il nous affirme encore qu'il n'a jamais eu de rêves mystiques et n'a pas entendu de voix.

Il n'est ni épileptique ni hystérique. Ses deux cornées, surtout la gauche, sont le siège de plusieurs taies. Le cercle sénile est très marqué.

Léger tremblement fibrillaire de la langue.

On ne remarque aucun stigmate physique de dégénérescence.

Les bruits du cœur sont sourds et mal frappés. Le pouls est petit et dépressible. Rien de particulier à signaler pour les autres appareils.

L'examen des réflexes ne signale rien d'anormal.

L'analyse des urines ne décèle pas la présence d'albumine ou de sucre.

L'appétit est conservé à peu près.

Le malade dort peu la nuit. Il se lève souvent, parle, gesticule, apostrophe violemment des personnages qui le poursuivent et le tracassent, ce qui ne l'empêche pas d'être doux comme un enfant et extrêmement poli avec tout le monde.

Le 25 mai, extraction de la balle par M. le Prof. Lanelongue. Immédiatement après, un mieux sensible se manifeste dans son état mental. Les idées de persécution disparaissent. Il devient gai, souriant, fait la joie du Service, et sort de l'hôpital quelques jours plus tard, au grand regret de tous, enchanté des soins qu'il y a reçus.

Nous allons le voir chez lui, le mercredi 4 décembre 1901. Il n'est pas facile d'arriver à sa maison, et nous y renoncerions si une vieille femme que nous rencontrons ne s'offrait aimablement pour nous y conduire.

Il est çinq heures du soir. Le soleil se couche, le jour tombe, lorsque après avoir traversé un petit bois, à un kilomètre de toute habitation, nous arrivons à la demeure de notre malade. C'est une petite maison de chétive apparence, posée sur le versant d'un coteau presque nu. Entourant la maison, un verger délabré, dont les arbres sont morts. Pas de mur de clôture. Et soudain, nous apercevons L... au bas du coteau, vêtu d'un pantalon blanc et d'un gilet de laine, la tête recouverte d'un bonnet de nuit, il travaille. Il recouvre de poussière de ciment un petit chemin qu'il a fait lui-même et qui monte en serpentant du bas du coteau à la porte de sa maison. Si acharné est son travail, que nous sommes près de lui sans qu'il se soit retourné. Nous lui touchons le bras. Il abandonne sa pelle et nous salue. Sa figure n'a pas changé, son corps est encore droit et assez robuste. Il est vêtu d'une façon étrange pour la saison, mais proprement. Quand nous lui rappelons que c'est à l'hôpital que nous l'avons vu pour la première fois, au mois de mai, sa figure s'éclaire d'un sourire, il nous tend la main et nous exprime longuement sa reconnaissance pour les bons soins qu'il y a reçus.

« Dominus aime les médecins, nous dit-il, parce qu'ils sont les *custodes vitæ.* »

Et alors nous parlons de Dominus, Domini, Dominum et des custodes. Il est appuyé sur sa pelle et déclame des chapitres de son livre des *Commentaires*, entremêlés de versets latins.

Nous avons l'impression d'être venu rendre visite à quelque vieil ermite, retiré volontairement loin des hommes pour vivre dans le recueillement et la prière. Tout d'un coup il s'arrête et agite les bras : « Laissez-moi tranquille, voyons, crie-t-il s'adressant à des êtres imaginaires. J'ai fait ce que vous aviez voulu. La paix est signée... » Ce sont les esprits infernaux qui le tracassent depuis qu'il est revenu à son ermitage. « Ils m'ont fait comme au custodes Gzolgotz, nous dit-il, ils m'ont électrocuté. Je ne vois plus, je n'entends plus. Ils me tapent sur le tympan à grands coups de marteau et jouent de la musique dans mes oreilles ». Il reste quelque temps silencieux et nous invite à rentrer dans sa demeure. Elle se compose d'une seule pièce. Nous allumons un vieux morceau de chandelle qu'il nous présente. L'impression générale n'est pas trop désagréable. Tout y est propre et bien rangé. Dans un coin, sur quelques planches, est jeté un matelas recouvert de draps et

d'une couverture de laine. C'est son lit. A côté, une sorte de placard caché par un rideau. C'est là que sont rangés tous ses livres préférés : le contrat social de Rousseau, une histoire de la Révolution Française, tous les prophètes : Moïse, Jérémie, Ezéchiel, etc., et quantité de brochures traitant de la magie, de l'ensorcellement, de l'envoûtement, un vieux dictionnaire latin, dont les feuilles sont froissées, et un gros paquet de feuilles manuscrites. Nous jetons les yeux à ce moment sur un Christ pendu à la muraille. Au-dessous de lui, écrits en belles lettres rouges, sont tous les principes de 1789. C'est là qu'il prie Dominus. Sur une table placée devant la cheminée, encore des livres et des manuscrits, dont ses *Commentaires*. Nous lui demandons la permission d'y jeter un coup d'œil, et il nous l'accorde avec un sourire, à la condition que nous ne l'emporterons pas, car il ne veut plus s'en occuper, la paix étant faite définitivement, nous dit-il. Alors il nous invite à partager son dîner, qui ne se compose que d'un potage Maggi, dont il a au moins 150 tubes dans une armoire à provisions. C'est toute sa nourriture avec le lait, un litre environ par jour, qu'on lui apporte tous les matins. Nous remercions, prétextant l'heure tardive et la distance, et il vient nous accompagner jusqu'au petit bois qui cache sa maison ; il nous serre longtemps les mains et nous quitte. Après quelques pas, nous nous retournons pour le voir une dernière fois. Il marche en gesticulant. Sans doute, les esprits infernaux sont venus encore tracasser le pauvre fou et frappent à grands coups de marteau sur son tympan.

Observation du Suédois Emmanuel Swedenborg

(Résumée d'après le livre de M. Gilbert Ballet.)

Commençant en 1688, l'enfance de Swedenborg a été remplie d'une religiosité foncière, qui en marque et dirige tous les actes, entretenant dans son esprit une sollicitation spéciale. C'est cette religiosité qui l'a lancé dans l'étude acharnée. Anxieux de trouver, par la voie des sciences, l'explication des mystères divins et la confirmation des données de la foi, le jeune homme se donne tout entier aux sciences exactes : l'astronomie, la géologie, l'histoire naturelle, et l'homme mûr à la métaphysique, jusqu'en 1736, publiant sur cette matière quantité de volumes, et

dont beaucoup pour l'époque étaient des modèles. Mais n'ayant pas trouvé de ce côté les solutions si ardemment poursuivies, il se confine, de 1736 à 1745, dans la physiologie, espérant être plus heureux en cherchant l'âme « dans le microcosme qu'elle habite ». Bien qu'il fut d'ailleurs un mauvais physiologiste, étant imbu déjà de mysticisme et hanté par l'idée des causes finales, il eut pourtant des aperçus intéressants sur divers sujets, particulièrement sur le foie et le poumon, et conçut l'idée du lobule hépatique et pulmonaire. Il ajoutait encore des traités considérables à la somme déjà extraordinaire de ses ouvrages antérieurs, fécondité qui a elle seule eût suffi dès ce moment à caractériser cette véritable anomalie.

Dès la première période de sa vie, c'est un esprit prédisposé au mysticisme. Il s'infiltre de jour en jour davantage de tendances théosophiques. Le savant naît de ces tendances et se stimule par elles. Nous le voyons sans cesse s'isoler en des méditations et rêves interminables extra-scientifiques, et souvent déjà, peut-être, alimentés par de vagues hallucinations. Il devient franchement délirant à la suite de la fameuse hallucination de Londres. Cette dernière se produisit, préparée par une longue retraite de contemplation morale intensive, par un travail cérébral excessif, par une frugalité extrême, et peut-être par l'âge même de soixante-huit ans qu'il venait d'atteindre. Dînant seul dans une chambrette retirée que son restaurateur lui réservait, il vit, précédé de phénomènes zooptiques et lumineux, Dieu qui lui dit d'une voix irritée : « Ne mange pas tant ! » Il lui fallut dès ce moment avoir recours à l'exégèse spéciale, à l'aide de laquelle il trouvait déjà un sens particulier et connu de lui seul aux textes sacrés pour ôter à cette parole ce qu'elle paraît avoir de trivial et même d'un peu ridicule et puéril pour une première visite de la divinité. Tel fut pourtant son chemin de Damas, dont les visions, depuis ce jour incessantes, furent connues de tous et lui inspirèrent, après les « Arcania cælestia », les énormes et innombrables publications religieuses, fruits de ses extases et hallucinations compliquées où il se complut tant d'années. L'équilibre depuis toujours instable, et tous les jours ébranlé davantage, avait achevé de se rompre. Swedenborg cause désormais avec des personnages historiques et autres, morts depuis des siècles ou depuis peu, mais seulement avec ceux dont les noms au moins lui sont connus. Il s'entretient avec

l'esprit des habitants des planètes, il assiste à des cérémonies dans le ciel, à des scènes de l'enfer, au jugement dernier. Entre temps, il éprouve plusieurs fois le phénomène de télépathie, et donne, au moment même où il se produit, les détails d'un incendie qui éclate à des centaines de lieues.

Aussi actif à quatre-vingts ans qu'à quarante ans, écrivant et faisant sans cesse le trajet de Londres à Stockholm, il conserve une attitude correctement zélée au Parlement et dans le monde, s'isolant seulement volontiers en dehors de ses devoirs sociaux. Vers la fin de cette vie hallucinatoire de vingt-sept ans, un ictus survient en 1771, amenant une guérison temporaire, au grand chagrin du théosophe, qui regrette ses visions.

Les hallucinations de Swedenborg tiennent surtout du rêve. Toujours mystiques dans leur contenu, elles sont visuelles, générales et verbales, combinées à toutes les formes des hallucinations de l'ouïe, aux hallucinations psychiques à forme de langage cogitatif interne et psychomotrices et à celles de la sensibilité générale.

Il amenait, par le recueillement de la prière, le degré de distraction nécessaire pour produire les phénomènes oniriques et extatiques. Son état d'esprit fut, d'autre part, celui des anormaux ou dégénérés de la même catégorie. L'indifférence à l'égard de sa famille dénote bien un état affectif typique en pareil cas. La conviction de la mission céleste, pour laquelle il est choisi, et son dédain pour les autres prophètes, met en évidence la partie mégalomaniaque d'un délire auquel n'ont pas manqué les persécutions mystiques par les diables et les mauvais esprits; tout cela sans que chez lui la désagrégation mentale ait été complète jamais, sans démence terminale même, mais toujours avec une critique seulement insuffisante.

Nous ne pouvons entrer ici dans les détails du système religieux qu'il a élaboré et qui fut jugé par beaucoup de ses contemporains, si admirable et si logique, que beaucoup d'entre eux le suivirent avec enthousiasme.

Swedenborg ne fut pas un hystérique. Chez lui l'élément intellectuel précède et domine toujours l'élément affectif. Il faut le distinguer, dit M. Ballet, du délirant systématisé progressif, dont la marche diffère et dont toute la mentalité est altérée par des conceptions délirantes. Il pro-

pose, pour la folie de Swedenborg, la dénomination de théomanie raisonnante, et le rapproche des dégénérés régicides étudiés par M. Régis.

Observation d'Antonio Conselheiro

(Résumée d'après un travail de M. le Dr Nina Rodriguès ; parue dans les *Annales médico-psychologiques*, mai 1898.)

Né à Quiraxamobim (Brésil), il se nomme Antonio-Vicente-Mendès-Maciel.

On ne trouve rien de particulier dans ses antécédents héréditaires et personnels jusqu'à son mariage. Celui-ci fut un désastre. Peu de temps après sa célébration, les deux époux vivaient déjà en fort mauvaise intelligence.

Antonio alors met fin à son commerce et liquide ses affaires, et il va commencer à partir de ce moment une vie d'un vagabondage et d'une instabilité caractéristiques.

En 1859, il quitte Quiraxamobim et va demeurer à Sobral, où il entre chez un négociant en qualité de commis. De là il part pour Campo-Grande et y exerce la charge de greffier de paix. Il abandonne encore cet endroit pour aller vivre au village de Jpu, où un sergent de police suborne sa femme. Il s'en inquiète peu. Aussitôt après, il part pour aller parcourir les Sertoès de Balna. On dit que pendant son voyage vers une autre destination, le Crato, il fut pris à Paos Brancos d'un accès de folie au cours de laquelle il blessa un de ses beaux-frères qui lui avait offert l'hospitalité. Lorsqu'il pénétra dans les Sertoès de Balna, vers 1876, Antonio portait à nu déjà la formule de son délire. Et le nom d'Antonio Conselheiro, qu'il se donna à ce moment, et sous lequel le ministre ou envoyé de Dieu initie sa carrière de missionnaire et de propagateur de la foi, était à peine le premier jet de la folie religieuse qui devait l'élever et le pousser à la hauteur du bon Jésus conseiller, dans la phase mégalomaniaque actuelle de sa psychose.

Revêtu d'une longue tunique bleue à la manière des moines, ceint d'une grosse corde, un rustique bâton de pèlerin à la main, il entreprend des missions calquées sur celles que font tous les ans, dans les Sertoès, des religieux de tous les ordres, et qui diffèrent autant de ce que

devrait être une pratique vraiment chrétienne « qu'un vieux livre ascétique plein de figures de diables et de damnés diffère du livre de prières parfumé et riche d'une belle dame, que les prédications mélodramatiques diffèrent des conférences spirituelles d'un père Agostino de Montefeldro. »

Il prêche contre le luxe et les francs-maçons, fait brûler sur les routes tous les objets qui ne sauraient convenir à une vie véritablement ascétique. Il détourne les populations agricoles de leurs occupations habituelle et les dirige vers une vie errante et de *communisme*, où les plus aisés doivent céder une partie de leurs ressources au profit des moins favorisés de la fortune. Il est arrêté et conduit au Ceara. La foule qui le suivait voulut s'opposer à son arrestation. Mais pareil au Christ, il ordonna à ces sectaires de ne pas bouger, et se rend à la force publique, en affirmant à ses disciples qu'il marcherait, mais reviendrait un jour.

A l'autorité, qui dans le but de les faire punir, lui demandait quels étaient les gardes qui l'avaient maltraité pendant la route, il se borna à répondre que le Christ avait souffert plus que lui.

Reconnu innocent, il est remis en liberté, et revient au milieu de ses ouailles le jour même qu'il leur avait annoncé. Et il pénètre alors de plus en plus dans son rôle d'envoyé de Dieu, poursuivant imperturbablement ses missions, jusqu'à l'avènement de la République brésilienne en 1889.

Cet événement politique devait influer puissamment sur le développement de sa psychose, en donnant plus de corps à l'idée de persécution qui l'avait toujours poursuivi jusqu'ici. Depuis lors, il identifie ses ennemis à la forme du gouvernement qu'il attaqua, parce que la République ne représente plus pour lui qu'un de ses adversaires naturels.

Les grandes réformes décrétées par la République nouvelles telles que séparation de l'Église et de l'État, sécularisation des cimetières, le mariage civil, etc., étaient en effet des actes de nature à justifier cette identification pour ce « Fils aîné de l'Église ».

Alors, ouvertement, il conseilla à tous de refuser au gouvernement républicain les impôts, comme aussi de nier toute valeur aux actes de l'état civil qui ne seraient pas d'accord avec les lois religieuses. *Secondé* par le clergé catholique du pays dans la lutte engagée contre ces réformes, appuyé par les croyances monarchistes et religieuses de

la population de l'intérieur, son prestige atteint désormais son apogée. Le troupeau de fidèles qui le suivait, rempli d'une foi aveugle en sa sainteté, qui était déjà un dogme incontesté, se compte par milliers. La *cohérence* de son délire est démontrée par la conviction avec laquelle il accomplit son rôle d'envoyé de Dieu. Il ne mange pas ou presque pas, ne dort pas. Son existence est une prière continue, comme est aussi continuel son entretien avec Dieu, sûrement dû à des hallucinations et à des extases. Semblable au Christ, il était suivi de douze apôtres, ses ministres et ses généraux. Ils avaient réussi à constituer aux Canudos une espèce de gouvernement patriarcal, quelque chose comme un phalanstère de type religieux, avec des lois qui frappaient les délinquants de peines civiles ou de la prison. On affirme qu'ils étaient arrivés à maintenir l'ordre et une harmonie parfaite au sein d'une population composée de plusieurs milliers d'individus qui avaient adhéré à leurs doctrines.

Le gouvernement brésilien, en présence de la révolte ouverte de cette partie de la population, se vit dans l'obligation de rendre effective l'obéissance à la loi. Avec quelques centaines de paysans grossiers, instruits par lui et ses disciples, Conselheiro culbute trois expéditions successives : l'une de 100, l'autre de 500, la troisième de 1.500 soldats réguliers expérimentés et bien armés. Cette dernière perd son chef, le colonel Moreira tué et quantité d'officiers et soldats. Il a fallu presque toute l'armée brésilienne mobilisée pour venir à bout de cette poignée de fanatiques devenus, par la seule influence d'un fou, supérieur servi par les circonstances, des héros de la guerre civile.

Observation de Louis Riel

(D'après le docteur H. Gilson, Etude sur l'état mental, *L'Encéphale*, 1885.)

Du côté de sa famille, on ne trouve rien au point de vue aliénation mentale. Son père mena la vie aventureuse des Canadiens de son temps : tour à tour cardeur, chasseur de bisons, finalement chef d'une insurrection qui souleva contre la Compagnie de la baie d'Hudson les Canadiens et obligea celle-ci à modérer ses prétentions. Il eut huit enfants dont Louis Riel.

De très bonne heure, celui-ci fit preuve d'une grande intelligence. Il fait des études assez variées, et à vingt ans à peine il se lance dans la politique de lutte contre les Anglais, dont les vexations permanentes ont excité son indignation. Il est nommé président d'un gouvernement insurrectionnel et tient tête à l'envahisseur. Vaincu par le nombre, il est banni par les Anglais qui le craignent encore. Il a alors trente ans, et c'est pendant son exil qu'on l'enferme à l'Asile de Beauport (près Québec). « Il entendait des voix et présentait des formes d'excitation maniaque de nature religieuse ». Il fut ainsi interné pendant deux ans. Relâché, il cesse de faire parler de lui jusqu'en 1884, où une nouvelle révolte de métis l'appelle à leur tête. Vaincu de nouveau, il est traduit par les Anglais devant un tribunal qui le condamna à mort, et le fit exécuter, malgré sa folie évidente constatée et affirmée par deux médecins.

Voici maintenant l'histoire de son délire, qu'il appelle « son pouvoir surnaturel » dans sa correspondance. Il avait vingt ans quand Mgr Bourget, archevêque de Montréal, lui écrivit que Dieu l'a chargé d'une mission. Riel doute encore. Mais une vision qu'il eut à quelque temps de là suffit à le convaincre : « Le 18 décembre 1874, tandis que j'étais assis sur le sommet d'une montagne, près de Washington, le même esprit qui s'était montré à Moïse, au milieu des nuées enflammées, m'apparut de la même manière. J'étais stupéfié. Il me dit : « Levez-vous, Louis-David Riel, vous avez une mission à remplir. » En même temps, l'esprit lui révélait sa glorieuse destinée.

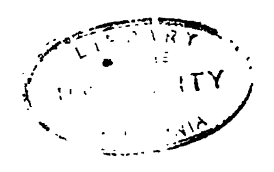
Depuis ce jour-là Louis Riel ne cessa d'entrer en communication avec les anges, et ce sont eux qui le guident dans toutes ses actions. Il les consulte avant d'aller au combat. Ses compagnons lui reprochèrent même d'avoir obéi à ses voix qui lui donnaient quelquefois de mauvais conseils. A mesure que sa mission se précise davantage, le délire augmente. Il fonda alors une religion nouvelle qui tient à la fois du protestantisme, du judaïsme et de l'islamisme.

Riel écrivit beaucoup, et dans toutes ses lettres reproduisit les prophéties que lui ont inspirées les anges et l'esprit de Dieu. Elles sont divisées en alinéas qui commencent tous par ces mots : « L'esprit de Dieu m'a dit. »

Les journaux de Montréal les enregistrèrent et les livrèrent à la pu-

blicité, mais ils ont peu parlé de l'état mental de Louis Riel, que l'on considérait plutôt comme un chef d'insurrection très exalté que comme un déséquilibré. Aussi les renseignements que l'on a de lui sont peu précis.

M. Gilson le considère comme un dégénéré supérieur, atteint de « manie chronique à forme religieuse ».



CHAPITRE VI

Diagnostic. Pronostic.
Considérations médico-légales.

« La santé et la maladie, dit Claude Bernard, ne sont pas deux modes différant essentiellement. Il ne faut pas en faire des principes distincts, des entités qui se disputent l'organisme vivant et qui en font le théâtre de leur lutte. Ce sont là des vieilleries médicales. En réalité, il n'y a entre ces deux manières d'être que des différences de degré. L'exagération, la disproportion, la désharmonie des phénomènes normaux constituent l'état maladif ». Tout cela s'applique aussi bien aux maladies de l'être psychique qu'à celles de l'être physique, quoiqu'il soit peut-être plus facile pour ces dernières de saisir exactement où commence véritablement l'état pathologique. Au point de vue mental, il existe des bizarreries de caractères qui sont très proches de l'état pathologique, mais n'en sont pas moins cependant parfaitement compatibles avec l'état physiologique normal. On rencontre des individus comme nos dégénérés mystiques, à délire raisonnant, chez lesquels les facultés intellectuelles, imagination, mémoire, association des idées, sont intactes.

Pinel raconte qu'il ne fut pas peu surpris, en entrant à Bicêtre, d'y voir « plusieurs malades qui n'offraient aucune lésion de l'entendement, mais simplement des perversions affectives et des impulsions dangereuses. »

Ce sont précisément ces perversions affectives et ces impulsions dangereuses qui, jointes à quelques autres symp-

tômes, insaisissables peut-être pour la majorité du public, permettront de séparer nettement les dégénérés mystiques à délire raisonnant des individus normaux et raisonnables et de les considérer justement comme des malades. Bien spéciale est leur physionomie à tous.

Intelligents comme tout le monde, on les voit mener une vie étrangement décousue, ne se fixant nulle part, courant le monde, goûtant à tous les métiers, indifférents aux joies de la famille et de l'amitié, méchants, quelquefois même cruels, égoïstes, suprêmement orgueilleux, embrassant avec passion toutes les doctrines religieuses et politiques qui leur semblent devoir exalter leur personnalité et poursuivis par des hallucinations fréquentes qui peu à peu se précisent, leur indiquent une voie à suivre ou une mission à remplir. Il nous semble impossible, quand on rencontre un individu réalisant plus ou moins complètement ce type, de le méconnaître et de ne pas le considérer comme un anormal. Leur délire mystique est aussi absolument distinct du délire mystique systématisé classique, par son début à un âge en général peu avancé, par son évolution irrégulière à phases enchevêtrées, par la cohérence et la coordination de ses conceptions presque toujours vraisemblables, et enfin par le caractère onirique de ses hallucinations.

Celles-ci se retrouvent avec une physionomie presque identique chez les dégénérés hystériques, à idées religieuses délirantes. Entre les hallucinations d'une sainte Thérèse ou d'une Marie Alacoque et celles d'un Swedenborg ou d'un Louis Riel, il ne semble pas y avoir grande différence. C'est la même apparition dans l'état de rêve ou de subconscience d'un personnage divin, homme ou femme, avec lequel ils s'entretiennent longuement et délicieusement. Les hystériques surtout y semblent trouver un charme puissant. Chez eux aussi, le fait n'est pas rare, l'entretien peut s'accompagner d'un ordre de la divinité à l'halluciné ou de l'indication d'une mission à remplir.

Mais quand il s'agit de raisonner, les délirants hystériques

ne sont pas en général très forts. Chez eux, l'élément affectif est surtout en cause, l'élément intellectuel ne vient qu'au second plan. Peu importe ce qui se passe à l'extérieur pour une Marie Alacoque. Elle est trop absorbée par son amour divin, que ses extases exaltent, pour avoir jamais la pensée de concevoir un système religieux nouveau ou un état social meilleur. Il est vrai que les dégénérés hystériques, mystiques, ne sont presque toujours que des femmes, chez lesquelles l'élément affectif l'emporte naturellement, et il nous semble qu'il y a entre ces deux catégories de délirants dégénérés de simples nuances plutôt que des différences véritables.

L'avenir de leur délire, d'ailleurs, est à peu près le même. Il peut se produire des rémittences. Chez les hystériques, un traitement approprié peut même amener la guérison. La démence terminale est presque toujours la règle, quoique tardive, pour les dégénérés raisonnants. Les exemples abondent. Et c'est ce qui étonne l'entourage de ces malades considérés jusque là comme des individus sensés, tout au plus un peu originaux, quelquefois comme des esprits supérieurs. Ce qui leur a permis, la société n'y mettant aucun obstacle, de mettre trop souvent à exécution leurs desseins les plus funestes. Et nous sommes amené à dire un mot de ce point si intéressant de l'histoire des mystiques : les réactions médico-légales auxquelles ils donnent lieu.

Elles sont de deux sortes : les unes convergentes, les atteignant eux-mêmes ; les autres, divergentes en quelque sorte, visant leurs semblables. Les suicides ou tentatives de suicide ne sont pas rares chez eux. Ils sont le plus souvent dus aux idées de persécution qui les tracassent. Chez notre malade L..., c'est l'esprit infernal qui l'oblige à prendre un revolver, instrument moins employé par eux habituellement que l'arme blanche : hache ou poignard. Car les mystiques ne se frappent pas toujours avec un instrument de meurtre quelconque. Ils peuvent choisir des objets de piété : crucifix, statuettes, médailles, chapelets, etc., ayant

par eux-mêmes une signification nettement mystique, et M. le Dr Cullerre a pu réunir en très peu de temps trois cas de délirants mystiques s'étant suicidés avec des objets de ce genre.

Trop souvent ce n'est pas à leur vie qu'ils attentent, mais à celle de leurs semblables. « La science, dit Morel, a enregistré des cas fréquents d'homicides exercés par des aliénés sous l'influence d'une idée délirante religieuse. »

« Les exemples de crimes monstrueux, dit Marc, devenus la conséquence de la monomanie religieuse, ne salissent malheureusement que trop souvent les pages de l'histoire humaine. Le meurtre, le suicide, l'incendie, les cruautés les plus atroces, les plus contraires aux sentiments affectifs n'ont eu fréquemment d'autre origine ». Tout récemment, dans un travail publié dans les *Annales médico-psychologiques*, sur les rapports entre la volupté, la religion et la cruauté, un médecin russe, M. le Dr Gannouchkine, concluait à la parenté étroite de ces deux dernières. Les faits, extrêmement nombreux, ne semblent pas être en contradiction absolue avec cette opinion. Témoin le vigneron cité par Pinel, pour n'en citer qu'un exemple.

Persuadé qu'il était damné, et croyant empêcher sa famille de subir le même sort que lui, par ce qu'on appelle le baptême du sang ou le martyr, il immole sa femme et ses deux enfants en bas-âge, pour leur procurer la vie éternelle. Ces malades, en effet, ont un goût tout particulier pour la lecture de l'Ancien Testament. Leur suggestibilité toujours en éveil est surtout influencée par les passages tragiques et le récit des homicides. Le meurtre de Jephté ou le sacrifice d'Abraham ont été assez souvent renouvelés par eux.

Il est d'autres dégénérés mystiques que les textes sacrés n'occupent pas exclusivement toute leur vie, et qui arrivent trop rapidement à se mêler aux agitations politiques de leur époque. Ce sont ceux-là qui deviennent les magnicides ou régicides, « les sauveurs de République par l'assassinat, ou encore les bienfaiteurs de l'humanité par la dynamite ».

Tous ces malades ont été magistralement étudiés par M. le Dr Régis, avec une abondance de documents et une sûreté de vues telles qu'il ne saurait plus y avoir de doute à l'heure actuelle sur leur véritable état mental.

D'autres sont encore plus dangereux et n'arrivent que trop facilement, comme Louis Riel au Canada en 1885, Antonio Conselheiro au Brésil en 1898, à faire naître chez des populations paisibles les horreurs de la guerre et de la révolution. Par leur adaptation impossible au milieu dans lequel ils sont forcés de vivre ils deviennent presque toujours, quand ils délirent, de véritables fléaux de la société, contre lesquels elle a le droit et le devoir de prendre des mesures énergiques.

CHAPITRE VII

TRAITEMENT

Nous rappelant que les dégénérés sont des individus éminemment suggestibles et qu'ils ont une affinité particulière pour les idées religieuses, nous ne voyons pour eux, contre la folie qui les guette, aucune autre mesure de prophylaxie rationnelle que de les soustraire à toute pratique religieuse. Est-ce possible et compatible avec les mœurs actuelles de la société ? L'essai n'en a pas été tenté jusqu'ici et nous n'avons pas le droit de conclure. Rappelons que chez les délirants politiques, ceux qui deviendront des régicides ou des fomentateurs de révolution, l'exaltation religieuse a précédé presque toujours l'exaltation politique, « qu'il n'y a pas une seule page de l'histoire d'aucun peuple, comme l'a dit dernièrement avec éloquence M. de Lanessan, qui ne soit maculée par le sang que firent verser certains des plus fervents adorateurs de la divinité ». Et n'est-il pas permis de rêver, pour un avenir encore lointain peut-être, l'avènement d'une morale sociale universelle plus conforme à notre conception de la vie, puisée à une autre source que la trop vieille religion, et qui, nous le croyons, serait moins funeste aux dégénérés qui nous occupent ?

Actuellement, ne serait-il pas possible d'établir pour les jeunes dégénérés, chez qui des tendances impulsives nettes se sont manifestées de bonne heure, des asiles spéciaux, dirigés par des spécialistes, où l'on essaierait, dans la me-

sure du possible, par une éducation appropriée, de combler les lacunes de leur être psychique ?

Quand la folie est établie chez eux, il n'y a qu'une solution dans la plupart des cas, l'internement dans un asile d'aliénés. Il ne faut pas attendre la période de démence terminale, car c'est avant qu'ils sont dangereux.

Il n'y a qu'une exception, croyons-nous : les délirants du type Swedenborg, qui, s'étant renfermés dans le domaine purement spéculatif, ne s'occupent pas des affaires extérieures.

Encore faut-il être très prudent et songer à la contagion véritable qu'ils peuvent exercer.

Notre malade n'a commis aucun attentat à la vie de ses semblables. C'est un pur hasard. Il n'en rentre pas moins dans la catégorie de ceux qui, un jour ou l'autre, peuvent appuyer leurs revendications sociales d'un coup de revolver ou de poignard. Sont-ils responsables dans ces cas ? Il est évident que non. Ce sont des malades, des victimes du milieu dans lequel ils vivent. Leur déchéance n'est attribuable qu'à ceux qui les mirent au monde et à la société qui les éleva. Le seul sentiment qu'ils puissent faire naître chez leurs semblables n'est que de la pitié pour leur grande infirmité psychique. Et l'on ne peut s'empêcher de conclure en disant que « la société qui prépare ces crimes » avec tant d'insouciance remplirait mieux peut-être son devoir en les prévenant qu'en les punissant.

CONCLUSIONS

1° Dégénérescence et mysticisme sont deux états morbides souvent associés.

2° Les délires mystiques des dégénérés présentent des caractères spéciaux qui les séparent de la folie religieuse systématisée progressive classique.

3° Certains de ces délires se rapprochent des délires mystiques hystériques, en particulier par leurs hallucinations oniriques, nocturnes ou diurnes caractéristiques.

D'autres affectent le type raisonnant avec hypertrophie de la personnalité, idées de persécution et surtout de grandeur. Il y a là des délires intelligents, lucides, cohérents qui ont permis parfois à leurs auteurs de faire un nombre plus ou moins grand d'adeptes et de les entraîner dans des mouvements politiques et religieux.

4° Les délires mystiques des dégénérés peuvent donner lieu à des réactions médico-légales importantes et de deux sortes : convergentes quand elles visent le sujet lui-même, divergentes quand elles visent la société.

5° Le traitement devrait être d'abord prophylactique, s'occuper de l'état de dégénérescence en lui-même.

Quand le délire est établi, l'internement dans un asile d'aliénés temporaire, sinon définitif, s'impose dans la majorité des cas.

Vu et approuvé :
Le Président de la Thèse,
A. PITRES

Vu : *Le Doyen*,
B. de NABIAS.

Vu et permis d'imprimer :
Bordeaux, le 8 janvier 1902.
Le Recteur de l'Académie,
G. BIZOS.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

ARNAL. — Contribution à l'étude des hallucinations de la sensibilité générale (Lyon 1882).

BAILLARGER. — Leçons sur les maladies mentales et nerveuses, 1861.

— Des hallucinations, 1848 (Mémoire à l'Académie de médecine).

BALL. — Théorie des hallucinations (*Rev. scient.*, 1880).

— De la folie religieuse (*Rev. scient.*, 1882, XXX).

— Leçons sur les maladies mentales, 1890.

BALLET. — Traité de médecine Charcot-Brissaud, art. « Dégénérescence mentale », 1894.

— Le délire de persécution à évolution systématique (Leçons faites à Sainte-Anne, en 1894).

— Swedenborg, 1901.

BADEROT. — Influence du milieu sur l'évolution du délire religieux en Bretagne (Thèse de Paris, 1896-1897).

BINET-SANGLÉ. — Histoire des suggestions religieuses de Rabelais (*Ann. médico-psych.*, 1900).

— Histoire des suggestions religieuses dans la famille de Blaise Pascal (*Ann. médico psych.*, 1899).

CALMEIL. — De la folie considérée au point de vue historique, philosophique et psychologique, 1845.

COTARD. — De l'hypocondrie (Dict. Dechambre).

COLLINEAU. — Contribution à l'étude du délire religieux (Bull. Soc. anthrop., Paris 1875).

CULLERRE. — Traité des maladies mentales, 1890.

— Les frontières de la folie.

CULLERRE. — Objets de piété et instruments de meurtre dans le délire religieux (*Arch. de Neurologie,* 1898).

DALLEMAGNE. — Dégénérés et déséquilibrés, 1895.

DARDEL. — Mysticisme et persécution (*Gazette des hôpitaux,* 1862).

DUPAIN. — Du délire religieux (Thèse de Paris, 1887-88).

ESCANDE DE MESSIÈRE. — Les rêves chez les hystériques (Thèse de Bordeaux 1895)

ESQUIROL. — Traité des maladies mentales, 1838.

FALRET. — De la folie raisonnante ou folie morale (*Ann. méd.-psych.*, 1866).

GRIESINGER. — Traité des maladies mentales, 1865.

KRAFFT-EBING. — Traité des maladies mentales (Trad. Emile Laurent).

LEGRAND DU SAULLE. — Les hypocondriaques, leurs conceptions délirantes (*Gazette des hôpitaux,* Paris 1883).

LOMBROSO. — L'homme de génie.

— L'homme criminel.

LEGRAIN. — Délires des dégénérés (Thèse Paris 1885-86).

HYVERT. — Du délire religieux (Thèse Paris 1896-97).

MARIE et VALLON. — Psychoses religieuses à évolution systématisée progressive (*Arch. de Neurologie,* 1896).

MAGNAN. — Les délires des dégénérés (*Bull. médical,* 24 juin 1894).

MAGNAN et SÉRIEUX. — Le délire chronique à évolution systématique.

MAURY. — Le sommeil et les rêves.

MOREL. — Traité des maladies mentales, 1852.

MOTET. — Des hallucinations (Dict. Jaccoud).

MURISIER. — Les maladies du sentiment religieux (Paris, 1901).

NAGATY. — Du délire religieux (Thèse Paris 1882-83).

PITRES. — Leçons cliniques sur l'hystérie et l'hypnotisme, 1891.

— Obsessions et idées fixes (Congrès de Moscou, 1897).

PINEL. — Traité médico-psychologique de l'aliénation mentale, 1809.

PROUVOST. — Le délire prophétique (Thèse Bordeaux 1896-1897).

RÉGIS. — Manuel de médecine mentale, 1892).

— Hallucinations oniriques des dégénérés mystiques (Congrès de Clermond-Ferrand, 1894).

— Les régicides, 1890.

— Un cas de folie religieuse systématisée progressive avec hallucinations motrices (Bordeaux, 1892).

— Obsessions et idées fixes (Congrès de Moscou, 1897).

RICHER. — De la grande hystérie.

REGNARD. — La sorcière (*Rev. scient.*, 1882).

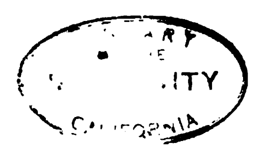
RITTI. — Démonomanie (Dict. Dechambre).

SÉGLAS. — Leçons cliniques, 1895.

SIMON (Max). — Le monde des rêves.

TAMBURINI. — Sulla genesi delle allucinasioni (*Rivista sper. di frenatria,* 1880-81).

WEIR. — La corrélation psychique entre le délire sexuel et la religiosité.



Bordeaux — Imprimerie du Midi, P. CASSIGNOL, 91, rue Porte-Dijeaux.

